

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

III

LES QUATRE FACARDINS

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).

25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

50 exemplaires, numérotés.

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

III

LES QUATRE FACARDINS



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII

Fine money



NOTICE

SUR

LE CONTE DES QUATRE FACARDINS

Le conte des *Quatre Facardins* est, de tous ceux d'Hamilton, celui où il dissimule le moins le parti pris, la gageure d'inspiration artificielle et de malicieuse parodie qui lui a mis la plume à la main.

Dans les quelques vers qui forment l'introduction et la dédicace de son œuvre légère, il fait confession de son péché, et ce *mea culpa* n'a pas la prétention de diminuer la faute. Hamilton ne se repent pas le moins du monde de ce « fatras », comme il appelle modestement ces petits chefs-d'œuvre, et il ajoute :

Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage.

Ces contes, c'étaient les contes arabes et persans connus sous le nom générique de *Mille et une Nuits*, car ce titre heureux et ce cadre facile ont couvert de leur pavillon bien des marchandises de contrebande et qui n'avaient

d'oriental que le nom. Hamilton ne cache pas son mépris pour

Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formaient leur nombreuse suite,

et qui,

Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfants.

Par une malice du sort, qui pourrait bien avoir été une suprême ironie de l'auteur, le conte est demeuré inachevé. Les *Quatre Facardins* « auraient cent fois dépassé, dit M. Sayous, en imbroglio la fameuse *Histoire des trois Calenders borgnes fils de roi*, si le malin chroniqueur de *Cristalline la Curieuse* avait débrouillé jusqu'au bout les fils de cette merveilleuse fiction, ce à quoi évidemment il ne pensa jamais. Il doit être plus facile et surtout plus amusant de commencer que de poursuivre ces récits croisés : au delà du premier embrouillement, la fatigue passe le plaisir[1]. »

On trouve, contrairement à cette hypothèse[2], à la fin de l'édition du comte d'Artois, l'anecdote suivante, qui aurait été souvent racontée à M. Fontanelle et à bien d'autres par Crébillon fils, « qui ne se lassait point de la répéter ».

« Cet écrivain aimable avait été lié dans sa jeunesse avec Mlle Hamilton. Un jour elle lui montra et lui offrit un assez gros paquet de papiers de feu son oncle. Parmi les premiers cahiers qu'il visita rapidement, il y en avait un sur lequel il lut en titre : LES QUATRE FACARDINS, *Seconde Partie*. Malheureusement il n'emporta pas ces

1. *Histoire de la Littérature française à l'étranger, etc.*, t. II, p. 340-341.

2. M. Auger, comme M. Sayous, pense que c'est volontairement qu'Hamilton a joué à ses lecteurs le tour de les laisser en chemin.

papiers en se retirant. Jeune alors et fort occupé de ses plaisirs, il négligea pendant quelques jours de les aller prendre. Dans cet intervalle, un zèle peut-être trop sévère les condamna au feu, et lorsque Crébillon revint enfin les demander, il eut la douleur d'apprendre le sacrifice qui venoit d'en être fait... »

Quoi qu'il en soit de cette communication et de cet *auto-da-fé*, assez inexplicable après la communication et l'offre d'un présent que Crébillon fils aurait été incapable de regretter si haut s'il avait pu la dédaigner avec tant d'insouciance, la fin des *Quatre Facardins* manque et manquera éternellement :

... Pendent opera interrupta.

Pour les curieux ou les naïfs insatiables qui veulent que toute chose ait une fin, et connaître la fin de toutes choses, nous nous empressons d'ajouter que le duc de Levis, de l'Académie française, a été tenté de l'ambition d'achever les *Quatre Facardins*, et que cet essai d'un homme de beaucoup d'esprit et de finesse, préparé par une minutieuse étude des procédés et du style de son auteur, a semblé à de bons juges un très-digne pastiche du maître.

On le trouvera à la suite de l'édition Renouard, 1812, dans un tome supplémentaire.

Pour nous, nous avons conscience de nous être conformés au désir et au goût du plus grand nombre en ne donnant à nos lecteurs que de l'Hamilton authentique, et en leur laissant le plaisir d'achever eux-mêmes avec leur imagination les contes que l'auteur n'a pas finis.



LES QUATRE FACARDINS

CONTE

A M. L. C. D. F.....

A quoy m'engagez-vous, adorable Sylvie?...
Ce vers est pris d'une chanson
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pélisson.
Quant à moi, c'est avec raison
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens, en Jérémie,

Vous dire, sous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?...

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur d'Épine la blonde,
Après Tarare, son amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde?
Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me sauver de la satire,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, et las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu, pour un temps,
Des lecteurs et des partisans;
La cour même en devint avide,
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments,
Depuis Cyrus jusqu'à Zaïde,
Ont vu languir leurs ornements,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agréments.

En vain des bords fameux d'Ithaque,

Le sage et renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son précepteur
Étale avec délicatesse
Dans ce roman de rare espèce
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse,
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style et des fables de Grèce :
La vogue qu'il eut dura peu;
Et, las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais le rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le Rameau d'or et l'Oiseau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie

Du talmudiste et du rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formoient leur nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfants.

Ce fut dans cette paix profonde
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.

Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage :
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment ;
J'y joignis un second étage.
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable ;
Mais dans ces essais répétés

L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous qui disposez de ma vie,
Qui la rendez heureuse, ou la comblez d'ennuis,
Souffrez de grâce que j'oublie
Les engagements où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il faut me signaler par une autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Galland[1].

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les lois que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures par ordre du sultan son seigneur. Ce prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, et quelque peu Gascon, comme on verra

1. Auteur des *Mille et une Nuits.*

par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à Votre Majesté sublime et toujours auguste qu'il faut compter des fables : pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuses si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'étoit mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; et, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avoient portés, elle étoit sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet dont elle faisoit grand cas s'avisa de répéter deux ou trois fois : « Facardin. » Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, et pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événements dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice votre épouse : j'en appris la nouvelle à deux journées de mes États; et je prendrai la liberté de vous dire que j'y désap-

prouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de Votre Hautesse depuis son retour : car encore vaut-il mieux ne se point remarier que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle, c'est-à-dire en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginoient que les autres souverains alloient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode; et, m'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis, dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avait donné aussi célèbre qu'il me paraissait inouï : et certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers; car, au lieu d'un écuyer pour porter mes armes et pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire; et jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit partout mon audace;

les beautés cédoient à mon mérite, et leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé sans jamais pouvoir être amoureux; et, si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu.

Mon secrétaire avoit naturellement du bon sens; et, comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoît de me consoler en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignois. « Fasse le ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, et que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux et des campagnes fertiles du royaume d'Astracan! »

Nous étions au milieu du jour, et dans le milieu d'une forêt sombre et délicieuse, et j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, et pour apprendre de mon secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux.

Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air et par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble et la plus aisée qu'on pût voir, et son visage étoit si charmant, que

mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise et l'admiration que lui causoit une figure si gracieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivoit, et, au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or et de pierreries, que je pris pour un aigle, et qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement; et, remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon secrétaire venoit de me dire, et je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit; et mon secrétaire, ayant civilement arrêté son écuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appeloit Facardin.

« Facardin! grands dieux! » m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête

de son chameau pour m'aborder, et me demanda ce que je souhaitois de lui. « Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous s'il est possible que vous vous appeliez Facardin ? — Il n'est que trop vrai, me répondit-il; et plût au ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom ! — Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces ?

— Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde. Je serois le plus constant de tous les hommes, si je n'étois aussi malheureux en amour que j'y suis sensible depuis quelque temps; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai que la plus adorable des mortelles, et la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en ma faveur; mais, hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il; et, pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance et mes assiduités, au défaut des autres agréments que je n'ai pas, pussent être partout rebutés si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

— Quoi ! dis-je, il seroit possible qu'un

homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de son cœur, et qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause? — Il n'est que trop vrai, reprit-il; et, pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemarck; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire qu'à donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits. »

Je l'assurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; et pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : « Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez, mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté et de leurs rigueurs. Je m'appelle Facardin comme vous, et, pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin, et quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste et vous en donnera l'adresse. Allez les voir, et m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. — Hélas! répond le bel inconnu, quand vous les auriez

trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi, moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats et aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques instants d'audience. »

Nous mîmes pied à terre à ces mots; et, tandis que nos gens cueilloient des grenades et quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours :

« Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, et que je serai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance et de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errants fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la

Sérieuse, princesse d'Astracan. Mais, quoique ce soit, comme vous savez ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir ou l'espoir de la posséder qui m'engagea que les difficultés ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur, dans cet heureux temps, ne respiroit que la gloire; et j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événements qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'isle des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas; et voici ce que c'est que l'une et l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poëtes assurent que le ciel et tout l'attirail de ses étoiles se reposent, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves que c'est une merveille : on les y trouve par troupeaux, et ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitants du pied de la montagne nous apprirent que les lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt; et qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims et de chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes,

de femmes et de petits enfants; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitoit le haut de la montagne, il avoit par ses enchantements relégué tous les lions dans une isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du mont; que, pendant l'exil des lions, les bêtes fauves étoient revenues, et qu'elles avoient tellement multiplié que la désolation étoit presque aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux que j'avois pu remarquer en passant la forêt se répandoient partout et ravageoient les blés de la campagne; que, pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans l'isle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire que pour en prendre le plus qu'on pourroit et les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que, le temps de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'a moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir que d'inviter à la chasse aux lions; mais, pour moi, j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'isle des Lions étoit le rendez-vous des chasseurs. Cette isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage et toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus

surpris de l'appareil de cette chasse : je m'étois attendu que je trouverois force chiens et quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches et d'épieux; mais, au lieu de tout cela, je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes et vingt jeunes filles assez bien faites. Les hommes menoient chacun un cerf ou un daim en lesse; et chaque fille portoit un coq sur le poing; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes.

A mesure que nous approchions de l'isle, nous entendions des rugissements effroyables et des hurlements si affreux que mon ecuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes lions, qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable; mais trois de nos chaloupes, abordant avant les autres, lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre et facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derrière

lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous; ils étoient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit; mais, comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vîtement le chaperon de son coq, et lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où noús étions paroissoit si sombre que le coq s'imagina voir la pointe du jour, et se mit à chanter de toute sa force pour le saluer : les lions en furent tellement effrayés qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs et avec cette même fille dont le coq venoit de chanter. Quoique ce lion fût empêtré dans le filet, de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, Seigneur? cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle et son coq. Je voulus rester le dernier, et me charger du poste d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, et je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la chaloupe qui partit la dernière, excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger, on m'avoit aussi laissé le coq le plus fier et la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite ; mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq, que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à temps à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; et, sur le point qu'elle m'alloit répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main et fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les lions: ses yeux étoient étincelants, sa crinière tout hérissée; et, par hasard, ce lion se trouva sourd comme un pot, car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, et le cri de ce coq étoit d'un enrouement si hideux et tellement aigu que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe et son coq s'égosilloient à force de chanter et de se désespérer, et le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles et plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits; mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire, mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit : mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, et ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée, qu'elle lâcha son coq; le lion me quitta pour courir après, et je quittai la fille pour courir après le lion. Je l'eus bientôt atteint; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avoit déjà pris, et qu'il avala en notre présence comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau; j'en fus si transporté de colère que, sans

m'apercevoir de l'état où le lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer: la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi ; mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance: au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, et me dit : « Ah, Facardin! »

Je commençois à m'attendrir, et j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé : la corde s'en étoit détachée pendant notre combat, et, s'en étant aperçue, comme c'étoit notre unique ressource, elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle pensa se désespérer. Je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner, dans l'état où je l'avois laissé, le pauvre lion qui m'avoit parlé; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme et pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, et

me conjuroit à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivants de cette isle. Elle eut beau dire; je fus à l'endroit où je l'avois laissé; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion : mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille, et qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la consoler d'un désespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang et je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon écuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelque attention pour moi, et qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du mont ou sur le rivage pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne.

La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne, pour implorer le se-

cours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-temps que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet. Mais, l'ayant perdue dans l'obscurité qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit, après avoir long-temps erré parmi les pointes de rochers, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit.

Je ne fus pas plutôt en repos que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante que, sans égard à ma foiblesse, et moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois, mais il m'eût été difficile d'y parvenir si, à force de me tourmenter et de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois un foible rayon de lumière. Je le pris pour guide, et, à mesure que j'en approchois, cette lumière sembloit augmenter, et je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer.

Je ne me trompois pas, et, à la lueur de deux flambeaux fort gros et fort ardents, placés

à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs et décharnés avec deux mains assortissantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisoient tourner la roue de cette machine, et filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque temps considéré cette discrète et mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours.

La porte s'ouvrit sans efforts, et je vis la fileuse, dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort; elle étoit nue jusqu'à la ceinture, et la plus sèche de toutes les carcasses ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité; j'en détournai la vue pour lui demander à boire. « Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, et que vous puissiez résister à votre envie et vaincre votre aversion. » A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle, et, voyant mes habits tout sanglants, elle en tressaillit, et, tout alarmée d'un péril où je ne croyois pas être : « Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avoit été différé d'une heure. » Elle me déshabilloit en me tenant ce

discours, et, visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, et me baisoit de temps en temps les endroits qu'elle essuyoit.

Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses et de ses faveurs; et, malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane : « Insensé, me dit-elle, esi tu savois le trésor que tu rebutes, et que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressements et ta reconnoissance! »

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, et tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif, et de m'éloigner d'une telle hôtesse. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier et du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile si elle me laissoit misérablement mourir de soif. « Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir : suivez-moi. »

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle étoit décrépite; et sa figure me

donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; et, malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus piètre et la plus délabrée qui soit au monde. La seconde me parut un peu plus raisonnable, la troisième plus grande encore et fort ornée ; mais la dernière chambre où je la suivis étoit la plus magnifique et la mieux meublée qui soit dans l'univers: c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit partout que glaces, que peintures exquises et meubles précieux : une toilette galante et garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre un lit en broderie de perles orientales et d'or de la Chine, sembloient n'attendre que la déesse qui devoit se présenter à l'un et à l'autre : car, auprès de la toilette, je vis un déshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été long-temps à nous rendre à cet appartement; car, outre que la malheureuse vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer, et, passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettoit à filer pendant quelques moments, comme elle avoit fait la première fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter

ma soif; cependant j'en suspendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention , et, me prenant par la main : « Allons, dit-elle, allons à la fontaine : ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, et vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre : suivez-moi, je vais vous mettre à même.» Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement, et c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit et que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortoit des rochers; mais l'importune vieille, me retenant par le bras : « Écoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois : si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure tout entière dans tes bras, sans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, et tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. » A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque cane morte de maladie qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, et dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces: c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, et je me mis à avaler avec tant d'avidité que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu ; et, selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité ; le sommeil s'offrit, et je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai; je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers : je tournois de tous côtés les yeux sans pouvoir comprendre comment j'avois pu parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir : la fontaine où j'avois bu sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la montagne, et je me trouvois justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière et de ce palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit : mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois que les cheveux me dressoient à la tête

toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés qui, loin de m'offrir un passage, sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi.

Comme j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue ; j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré : c'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, et qui paroissoit plutôt la retraite de quelque ours que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pourtant l'aventure, et, mettant l'épée à la main, je descendis long-temps dans cette caverne ténébreuse, sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée ; mais, après mille difficultés, je sentis enfin que le terrain s'élevoit ; j'aperçus un foible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain.

Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré. C'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages et de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant et poli pendoit d'un côté de cette grotte ; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or et de quelques pierreries, avec toutes ses flèches ;

une grande cage d'ébène, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte.

J'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois : je sortis de cette grotte avec précipitation, et je faillis à passer par dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamants, les plus parfaits et les plus brillants que j'eusse jamais vus ; mais ce soulier étoit si bien fait et sembloit si petit que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle.

Comme j'avois lu dans nos poëtes que Pallas faisoit trembler la terre et qu'elle agitoit les forêts en marchant, et que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du mont Ida jusqu'à l'isle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une déesse ; mais je résolus, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel soulier.

Je l'emportai sans espoir d'en être long-temps en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chasse dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe invisible dont j'avois vu la toilette dans un des appartements de la vieille. J'étois en doute si je devois m'y rendre pour la chercher, ou si je

devois rester auprès de cette grotte jusqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver, lorsque je fus entraîné loin de l'une et de l'autre par des gémissements et des lamentations qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible; car, depuis la rencontre de ce soulier, je me sentois le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avois jusqu'alors regardé qu'avec indifférence.

Celle qui se désespéroit n'étoit autre que la nymphe au coq. Dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi, pour me prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce ; car je me sentois déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai respectueusement, et, voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étois prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu, et, se tournant de côté : « Mettez-vous donc plus loin, dit-elle ; car vous me paroissez si désagréable que je ne saurois vous souffrir auprès de moi. » J'obéis avec soumission, et l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

« Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite. Il se fait dans notre province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier; et les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amants jour et nuit pendant ce temps; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions. Si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite, ce qui n'est pourtant pas capital en cas que le coq se retrouve; mais, s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel; et, sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir: mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis! que ne m'a-t-il aussi dévorée! que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes? ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous?» Un autre se seroit révolté contre les duretés

qu'elle me disoit en face; mais, plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuse ; et je cherchois des termes pour lui marquer mon désespoir et ma tendresse naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent ; elle le reconnut aussi, car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disoit-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux avant qu'elle fût privée de celle du jour.

Cet amant étoit fort camard, son teint étoit couleur d'ardoise, et les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux chinois qui ne savent ce que c'est que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la montagne, et qu'il l'enlèveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien, moi qui l'avois réduite à cette extrémité, les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. « Et qui est le sauvage de la vieille? lui dis-je. — Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il, car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois.» En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras et se mit à descendre vers la mer d'une extrême vîtesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie; mais, dès qu'ils eurent le dos tourné,

je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne que je croyois rêver; cependant je n'étois pas encore au bout, car ....

— C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade en l'interrompant : on vous demande le récit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très succinctement dans la conjoncture où nous sommes; et, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses........

— Eh! que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, et que le récit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, et n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes. »

Dinarzade haussa les épaules. La belle sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel, et Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours :

« J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu

dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver en songeant à la diversité des événements qu'un si petit espace de temps avoit fait naître.

« Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin; mais au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté, j'en suivis un autre qui me conduisit par un pénible détour à la cabane de la vieille. La porte en étoit ouverte : j'y vis les rouets; mais ils ne tournoient plus. Je ne me sentois plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau soulier dans ma main, et je ne cessois de le regarder ou de le baiser, comme j'aurois fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant armé d'une puissante massue, et velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste et moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit, en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, et de grincer des dents comme un ours; la seconde fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa

dame tomboit entre ses mains; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encore saisi de l'autre; et il m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, si la vieille, sa souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourments tout nouveaux.

Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment. Du même ton, il m'ordonna de lui livrer le soulier, et de le suivre. « Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande; mais il faut, suivant les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

— Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, va-t-en l'assurer de ma part que ni toi ni tous les loups-garoux de ta race ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, et que je n'ai point volé. » A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse ; mais, comme il n'étoit pas fort adroit, et que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, et renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi : cependant je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me man-

quoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit passer pour une des défenses du sanglier d'Érimanthe : mais je le sentis à la fin; car, m'étant baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son temps pour me faire une estafilade qui ne cédoit guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie. Il tomba comme une tour, et fit trembler la terre par sa chûte.

Je me jetai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix, qui sortoit de la cabane, me cria : « Vaillant chevalier, ne tuez pas mon sauvage. » J'obéis; et, le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit sortie, résolu de présenter à la vieille le soulier qu'on n'avoit pu m'ôter de force, et de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il étoit à sa fille ou à quelque nièce, dont j'avois vu l'appartement et les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne ;

et, dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la première fois. Je revins sur mes pas pour tirer quelque éclaircissement du sauvage sur cet enchantement; mais je ne le trouvai plus.

Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étois presque point affoibli : je me sentois seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne. Je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif; mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir. Mon unique ressource étoit la grotte : je la cherchai par mille sentiers rudes et détournés, sans pouvoir la découvrir; et peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer ne m'y eût conduit. Je ne pouvois suivre de guide plus agréable dans l'état où j'étois : j'y parvins donc à la faveur de ce secours, et j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte : c'étoit une nymphe en habit de chasse. Elle étoit à moitié couchée sur un canapé ; et, dans cette posture, je crus que la déesse des amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis :

sa gorge étoit découverte d'un côté; et ce côté découvert valoit, à mon gré, tous les trésors que la terre, la mer, et toutes les beautés de l'univers peuvent cacher : sa jupe étoit ouverte, et rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamants, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier : la jambe que cette ouverture laissoit voir n'étoit pas la jambe d'une mortelle.

Elle me la présenta, cette belle jambe; et, tournant les yeux sur moi : « Quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne, et le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, et de contribuer à mon bonheur. Vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, et la témérité d'avoir osé le toucher est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu : si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos espérances et des miennes. Chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient. »

J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement; et, pendant ce service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne savois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, et me demanda ce que j'é-

tois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins; et je lui dis d'un air tendre et passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour.

« Eh, quoi ! dit-elle, toujours des besoins ignobles ! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, et vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger ! Il n'importe; mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire, et si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé. Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre. Prenez cet arc, et voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. » Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chausser : mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaler que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant. Il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas; mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis.

La nymphe, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds ; mais, détournant aussitôt les yeux ,

comme de quelque objet d'horreur : « Prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, et tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air. Je sortis, et crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme, après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flèche de toute ma force : je la perdis bientôt de vue, et, dans le temps que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut longtemps à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçoit de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, et lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoique avec la même aversion: « Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance ; mais, s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable et si digne d'être aimé ? Prenez mon soulier, gardez-le bien, parcourez toute la terre, et ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois

merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition, et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais, avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire ; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne. »

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante qui pût me dégoûter ; mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'étoit ; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allois sortir pour ne plus voir cet objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me

détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever, mais que je n'avois rien fait sans cela. « Le charme fait son effet, disoit-elle en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur: si vous persévérez jusqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais. »

Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur et me montoient à la tête que c'étoit une merveille ; elles animoient mon courage, mais elles n'augmentoient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve ; et je me mis en devoir de tout avaler, ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

Ce fut au fort de cette magnanime résolution

que mon maudit écuyer qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-temps, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La nymphe en pâlit, et, voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, et me laissa plus confondu, plus surpris et plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vue se radoucir pour moi : la blessure que le sauvage m'avait faite s'étoit guérie pendant que je mangeois sa jambe ; la présence de la plus belle créature de l'univers, appuyée contre moi, m'avoit souvent soutenu contre le dégoût de cette épreuve ; les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force et d'espérance, et je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout à coup, pour avoir seulement entendu mon nom.

Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé, je courus à l'entrée du passage souterrain par lequel elle venoit de se sauver ; mais, dès que je me présentai pour la suivre, un vent impétueux non-seulement m'en défendit l'accès, mais m'accueillit avec tant de violence qu'il m'enleva de terre et me porta hors de la grotte : la porte se ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avait deux trous comme la porte de la vieille : deux bras, plus beaux que le jour et plus blancs que la neige,

passèrent par ces deux trous; un rouet d'ébène, garni d'or, se plaça vis-à-vis, et la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir ne fût la fille de la vieille, et que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée.

Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte et de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer, m'ayant enfin découvert, se remit à brâiller plus fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt, le rouet disparut, et de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec violence, le même vent sortit et nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu, pendant la nuit, la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avois échappé belle, et me conjura de descendre au plus vite, et de me sauver tandis que je le pouvois encore. « Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers et d'enchantements, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple ? Je vous attendis sur le rivage jusque bien avant dans la nuit; et,

croyant que vous auriez pu débarquer en quelque autre endroit pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée; que son coq étoit perdu, qu'on vous avoit vus débarquer ensemble, et que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne pour vous dérober aux poursuites de la justice; mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un et l'autre, et que vous n'échapperiez pas à leur vengeance.

« En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour; le conseil s'est tenu, les troupes se sont mises en marche, et, se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître; on m'avoit saisi, de peur que je ne fusse vous donner l'alarme, et l'on m'assuroit qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage et aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de

foiblesses se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne et son coq de pailler.

« Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains, qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer ; car le bruit se répandit partout qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour vous sauver. Mais quelle fut ma joie lorsque je vis la prisonnière ! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette jeune fille. Leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès ; et, quoiqu'ils niassent le fait, l'amant, qui devoit être l'exécuteur, fit une fosse dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés. Cette fosse fut comblée de terre autour d'elle ; et, comme on ne lui voyoit plus que la tête, que bientôt on ne devoit plus voir, on entendit chanter un coq au milieu des airs.

« Toute la populace leva les yeux, on entendit un second cri, mais on ne vit rien. A la fin pourtant, un des plus apparents de cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, et soutint que c'étoit un moucheron qui contrefaisoit le coq ; l'amant soutint que c'étoit le coq de sa maîtresse, et jura par le grand Caramoussal qu'il le reconnoissoit à sa voix.

« Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avoit fait, descendit des cieux et vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre; les cris redoublés que poussoit toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas, il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée : mais, comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq allongea le cou, battit des ailes, chanta trois fois, et, s'étant élevé comme auroit fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son amant. Mais, comme le coq, en battant des ailes sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, et on la déclara pleinement justifiée du crime capital.

« On l'a donc délivrée sur-le-champ et de la fosse, et de toutes ses appréhensions; le peuple l'est allé conduire chez ses parents; et, tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver et de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantements, les isles de lions, et le continent de coqs et d'habitants qui ne valent guère mieux. »

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étoient arrivées au haut de la montagne; je suivis donc son conseil, et nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges et d'événements incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel : ce lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en aversion, la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avois bue si avidement, et le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroissoient autant d'illusions : cependant je me trouvois en possession du précieux soulier, et c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit véritable.

A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; et, sur ce casque, le coq enrichi de pierreries, qui bat des ailes et qui paroit chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer. »

A ces mots, le courtois étranger, ayant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avoit tant vantée et que renfermoit la figure d'un coq que j'avois d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce sou-

lier, pour sa forme, pour sa grâce, et pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien. Enfin, après l'avoir tenu longtemps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, et après l'avoir baisé avec la permission de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du casque; et Facardin de la Montagne reprenant son histoire :

« Je ne veux point, Seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes, et des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, et pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la première jeunesse me préféroient leurs écuyers, et les autres me quittoient pour le mien. Cependant pas une ne refusa l'épreuve du soulier, et pas une n'y pût mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire, d'un

coq qui volât comme un aigle ; et c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les provinces de l'Afrique et de l'Asie dans ces recherches inutiles et j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sidon pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemarck, y débarquèrent. Ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire; et, pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirèrent la mesure de cette bouche royale; et cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique.

Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé sans avoir vu, dans tous mes voyages, de bouche qui pût en approcher ; mais je les suppliai de me dire ce que le roi, leur maître, prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avoient pas le temps de me conter et sur cela le chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, et

se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, et j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon écuyer, sans savoir pourtant de quoi ces vénérables ambassadeurs pleuroient, lorsque le premier se mit à dire : « Ah, ma chère patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, et que toute la terre ne sauroit nous fournir. »

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras, leur maître, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande ; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle princesse qui fût dans l'univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue presque folle; que le roi son père, qui ne lui refusoit rien, avoit, à sa prière, fait pendre tous les cordonniers de Danemarck, parce que pas un de ces cordonniers n'avoit pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue ; que les cordonniers des pays étrangers, informés de sa méchante humeur et du sort de leurs confrères, avoient tous refusé de travailler pour elle ; qu'à la fin le roi son père, cédant à la tendresse

qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ses États que quiconque chausseroit la belle Sapinelle, sa fille, l'auroit pour sa peine, à condition toutefois qu'il seroit pendu, comme les autres cordonniers, s'il l'entreprenoit sans en venir à bout. « Et nous, misérables ministres d'un maître absolu et d'une maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés : jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale. »

Le bon ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion. Son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour : je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venoit de parler ; je lui demandai, si par hasard on présentoit à cette Sapinelle un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit. Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une marionnette pour la taille, on peut aisément faire un soulier si petit qu'une marionnette n'y mettroit pas le pied.

Le chef de l'ambassade parut indigné de la comparaison; et, me regardant d'un air de mépris : « Jeune homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à

ne pas profaner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous et de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princesse de Danemarck vous verrez quels pieds ce sont, et vous avouerez que sa taille ne cède au monde qu'à celle de Mousseline la Sérieuse. Ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grâce et la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu jusqu'à présent de soulier qui pût y convenir. — Mais, supposé, seigneur ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux grâces et à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre infante, selon l'édit du roi son père, qu'en arriveroit-il encore?

— Si par un impossible, répondit mon Danois, il se trouvoit quelqu'un assez stupide, assez bête, assez imbécille d'entendement, et assez dénué de goût pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment, son honneur sauf et toutes ses dépendances, d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera. »

Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions. Cette dernière réponse me détermina; car mon esprit s'étoit rempli d'abord de

difficultés. La belle chasseresse régnoit toujours dans mon cœur; cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient chemin faisant : mais je les oubliois au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes. La princesse dont on venoit de parler offroit sa main en récompense d'un succès dont elle désespéroit; d'un autre côté, la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché partout un pied digne du plus beau soulier du monde; la princesse de Danemarck soupiroit après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyoit avoir : si, d'un côté, je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignoit si belle, de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence, me rassuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, et sans rencontrer d'autres coqs que des coqs de basse-cour qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs : je résolus donc sur-le-champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle, et de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier.

Les ambassadeurs, qui étoient les meilleures

gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, et me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, et tous les inconvénients qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier; et le chef de l'ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, et le vent me fut si favorable, que, le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses et stériles en moins de quatre mois, et je me rendis à la cour de Fortimbras à la grand'bouche. Ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant. »

Le bel étranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses et de flageolets dont la forêt retentit inopinément. Nous tournâmes les yeux de toutes parts, et nous les arrêtâmes long-temps sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir : mais ce fut inuti-

lement. Plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien partout à la ronde qui pût le causer ; mais mon secrétaire et l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, et nous dirent qu'un gros d'Arabes, que quelques collines nous avoient d'abord caché, sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper.

En achevant de nous donner cet avis, ils nous présentèrent nos chameaux, et nous marchâmes assez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à apercevoir; mais nous ne fûmes pas long-temps à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, et que ceux que nous voyions ne songeoient à rien moins qu'à nous envelopper.

Cependant le spectacle nous surprit; car, autant que notre vue put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortége de chevaux, d'éléphants et de chameaux chargés de litières, de palanquins et de bagage. Cet attirail étoit escorté de soldats, et d'un grand nombre d'esclaves tout couverts de toile peinte; et les couleurs de cette toile étoient si vives et si variées, que nous crûmes voir un parterre mouvant, émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous

étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or et des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés : quatre esclaves, d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules ; et quatre satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil. Ces quatre satrapes, les esclaves et les parasols étoient ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte, et si richement brodée, que mon secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talents l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si long-temps avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous, et nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer : cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un et l'autre ; mais elle parut si effroyable à nos chameaux qu'ils nous emportèrent, après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions. Tous les efforts que nous fîmes pour les retenir ne servoient qu'à redoubler

leurs inquiétudes, et l'impétuosité dont ils nous emportoient : le mien et celui de mon secrétaire, qui n'avoient pas voulu se quitter, tournant le dos au concert, se jetèrent, comme des forcenés, tout au travers de l'arrière-garde qui suivoit en biaisant, et passèrent sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin. Le désordre et les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière. Ils s'y arrêtèrent un moment pour prendre haleine : mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant, ils se précipitèrent au milieu de l'eau, sans nous donner la moindre connoissance de leur projet ; et tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise fut de nous tenir ferme, et de gagner le rivage opposé d'une rivière fort rapide et fort profonde.

Nous étions à plus de quinze stades de la forêt où nous venions de causer tant de désordre: j'aurois bien voulu retourner sur mes pas, tant pour satisfaire la curiosité que m'avoit donnée le commencement de cette aventure, que pour savoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroissoit point, de quelque côté que nous pussions tourner la vue pour le chercher ; mais mon secrétaire m'ayant représenté le péril et la difficulté du passage de la rivière, l'approche de

la nuit, la distance des lieux, et le nouveau vacarme que feroient nos chameaux encore tout éperdus, si l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée, il fallut céder ; et, me laissant conduire vers une habitation rustique qui paroissoit dans l'éloignement, j'y passai la nuit avec impatience.

Dès que le jour parut, je me mis en campagne pour savoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, et surtout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin et son soulier, et pour être instruit du reste de leurs aventures. Mais un orage épouvantable, qui avoit duré pendant toute la nuit, grossissant tout à coup les torrents qui tomboient des montagnes voisines, avoit tellement fait déborder la rivière que nous avions traversée qu'il fût inutile d'en tenter le passage, ou d'attendre que les eaux se fussent retirées. Les gens chez qui nous avions logé nous assurèrent que toutes les plaines d'alentour seroient inondées plus d'un mois durant.

Voilà l'aventure qui me sépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée partout pour en apprendre. »

Dinazarde, après un soupir de soulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande

oppression ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête : « Mille grâces, s'écria-t-elle aux satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portoient, aux parasols qui le défendoient du soleil, et surtout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales et aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin ; et que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ! car, sans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ces aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

« De bonne foi, seigneur Facardin, dites à peu près combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre secrétaire, puisque, depuis le temps que vous abusez de la patience du sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre. »

Le sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand-chambellan, pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avoit saisi. Sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte

pour une simple réprimande; et Facardin, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière :

« Comme Votre Majesté, toujours auguste et victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses et politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces moments de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire.

— Il n'est pas nécessaire, dit le sultan. Il ne m'en est pas échappé le moindre mot; et, pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples et sur la prospérité de mon État, vous contiez comme les éléphants, les brancards, les parasols et toute la toile peinte avoient pris le frein aux dents, et s'étoient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos écuyers et vos chameaux vous commençâtes à jouer de la flûte et de vos cornemuses.

— Justement, reprit Dinarzade : le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire; et, s'il prend un jour envie à Votre Hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde.

— Taisez-vous donc, lui dit le sultan, afin que j'y donne toute mon attention; et vous, Facardin, poursuivez. »

J'avois un regret extrême, dit Facardin, de

n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'estime que j'avois pour lui que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers ; mais je ne fus pas long-temps à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolents et spéculatifs qui passeroient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls : mais pour moi, qui n'ai jamais su ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même quand je n'avois personne à qui parler : je répétois quelques scènes de comédie ; je chantois, je sifflois, enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit et les avantages de la naissance fournissent pour se désennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songe-creux dont je parle.

Mon secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs ; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guère mieux ; et, tirant une grande pancarte toute griffonnée de ses observations, il

alloit crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins et jusqu'aux colombiers qui se trouvoient sur notre route. Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : « Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions ? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher ; car je suis las d'errer au hasard, comme je fais depuis trois semaines. »

Nous étions auprès d'un pont, qu'il commençoit à dessiner dans le temps que je lui tenois ce discours ; il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir ; il s'y disposoit pourtant avant que de passer la rivière, quand nos chameaux se mirent à renifler et à trembler de frayeur. Un moment après nous entendîmes accorder quelques instruments, et aussitôt nous vîmes paroître, à l'autre bout du pont, une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des instruments de différente espèce pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de ne pas commencer la séré-

nade dont ils nous vouloient honorer. Ils virent bien, par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette prière ; et, passant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étoient tous ivres, l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude.

Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon secrétaire, se souvenant de la manière dont il s'étoit sauvé la première fois, se précipita dans la rivière sans marchander ; et, tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef de ces musiciens avoit saisi par la bride, et que les autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il se mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, et poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre ; et celui qui retenoit encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons de peur de quelque nou-

velle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, et me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que, de l'humeur dont il voyoit nos chameaux, ils seroient morts d'angoisse s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instruments dès qu'ils verroient quelque étranger. Il ajouta qu'il étoit resté derrière pour ramasser ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, et qu'il alloit regagner le convoi de la princesse. « Et quelle princesse, lui dis-je? — C'est Mousseline la Sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume de son père, pour rire. — Comment! pour rire? lui dis-je. — C'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, et c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan. Mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi. »

A ces mots, il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons : j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité, jamais il ne tourna la tête, et jamais mon secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après, protestant qu'il aimoit mieux mourir que de se trouver à la merci de cette implacable musique.

Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence; lui, regrettant la perte de ses remarques, et moi, celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit; car mon secrétaire étoit resté bien loin derrière moi pour faire le belesprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu : mais, ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis; et, dès qu'il fut auprès de moi: « Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement et les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici.

— Cherchez-les vous-même, me dit-il d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux et tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis Votre Altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, et sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, et notre grand prophète qui l'a mis au monde. Suivez donc, Seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions; pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les

aventures dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous soyez, il ne faudroit qu'une vielle pour vous faire fuir jusqu'au bout du monde sur cette maudite monture? Laissez donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir. Nous sommes à trois journées du Golfe Persique; c'est dans la ville enrichie du commerce de cette mer, que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde; et c'est là que je conseille à Votre Altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errants, au lieu de trotter par le monde comme des marchands arméniens ou des pèlerins de la Mecque. »

Je suivis son conseil; et le troisième jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer Rouge. Le soleil étoit sur le point de se coucher, et je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots. On eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus; car la couleur de cette mer, et celle de la lumière qui s'y répandoit, faisoient un mélange éclatant. Mon secrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda si je savois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la Mer

Rouge. Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur. « Au contraire, me dit-il, c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au reste, il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue au monde faite comme elle est; et, puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous saurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, et de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, et cela pour un sujet assez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cents lieues de mer: or, après que ces puissants rois se furent bien désolés depuis quinze cents ans, de père en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfants.

Le roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, et celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même; et le prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément et de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant, les plénipotentiaires de part et d'autre ayant fait leur devoir, le traité

fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez; mais en récompense il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir...... Non, attendez un peu que je me remette cette circonstance. Celui d'Ophir...... oui, justement, celui d'Ophir, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit; mais en récompense son nez étoit le plus ample et le plus fertile en bourgeons que jamais plénipotentiaire ait porté.

Le ministre bactrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'infante sa maîtresse à la cour d'Ophir: mais ce fut inutilement. Le prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, et partit secrètement de la cour environ à minuit et trois quarts. Mais ce qui arriva dans l'autre cour vous fera dresser les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades et demie de Fourchimène, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusqu'aux nues, et que tout au haut de ce pinacle est une cage, et dans cette cage un coq qui rend les oracles: souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances.

Comme le ministre du roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, et que toute la cour de Bactriane l'attendoit avec impatience, à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primerose, qui, comme une princesse jeune et bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes et bien faits, importuna tant la reine, sa mère, qu'elles furênt toutes deux incognito consulter l'oracle du coq, pour savoir au juste à quelle heure le prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas, comme elles avoient appris par les nouvelles à la main, qu'il n'arrivât galamment lui-même, sous le nom de plénipotentiaire du roi son père, pour rendre l'ambassade encore plus touchante.

La princesse donc, s'ennuyant d'être toute coiffée, toute frisée et toute parfumée, comme elle faisoit depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur et sans dames du palais, lorsqu'on vint avertir la reine que l'ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau prince en personne: ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'oracle les ramena au palais.

La princesse, qui, par l'excès de sa beauté, prétendoit remercier le prince de l'excès de son

empressement, ne cessoit de se mordre les lèvres, d'aiguiser ses regards et de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience : mais elle pensa s'évanouir, lorsque le véritable ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête que c'étoit le prince déguisé sous le caractère du ministre, que, quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut que le prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, la princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez.

Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation ; elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, et, levant les yeux au ciel : « Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon âme, s'écria-t-elle, et que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille et assez effroyable pour lui donner autant d'aversion que j'en ai pour sa figure ! » Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baisa la terre ; ce qui, chez les Bactriens, est la confirmation d'un serment solennel.

Le pauvre ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans

sa bouche et pour faire son compliment, et sortit de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin on crut que son nez ne sortiroit jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé.

La princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du roi son père et de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisoit des remontrances ; monta, jambe de çà, jambe de là, sur le cheval d'un officier des gardes, et ne cessa de galoper qu'elle ne se fût rendue dans le bois. Elle y mit pied à terre ; mais, comme elle s'alloit jeter dans le temple..... »

J'écoutois avec attention le récit de mon secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la mer assez loin de nous. Le soleil se plongeoit au sein des ondes ; et ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions : mais, à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, et nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe, toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusqu'à la surface de l'eau : deux nains fort noirs et fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une

espèce de nymphe, plus parée que le ciel et plus laide que l'enfer, en sortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune et si détestable, elle vint se jeter à mes pieds; et, m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre : « Invincible chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais; et, sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez-moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui soit dans l'univers. »

Elle fit semblant de pleurer à ces mots : je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire; et j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent secrétaire, mettant sa main dessus : « Attendez, Seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. » Alors, ôtant sa calotte et secouant sa longue barbe : « Ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal; n'est-il pas vrai, demoiselle ma mie? — Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est votre maître. Oui, beau chevalier, c'est vers vers vous, poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, et ce sera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir : jurez-

moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jasmin; jurez-le-moi, et qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, et que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit! »

Je n'avois garde de refuser les prospérités que me promettoient tant d'agréables souhaits: ainsi je prêtai le serment qu'on me proposoit, et je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premièrement de voir sortir de son bain la dame dont on parloit, et de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe; et, poussant des cris douloureux: « Misérable prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais! Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, et que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. »

A ces mots il tira son poignard, et courut à l'ambassadrice dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'ef-

fet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne. Tout cela ne l'en fit point repentir : et, voyant que je m'embarquois sans lui, car telle étoit la loi de cette entreprise, voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : « Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains qui le gouvernent, la guenon pretintaillée qui s'y met, et le malheureux Facardin qui la suit ! »

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, et me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. « Pourquoi non ? » lui dis-je. A cette réponse, se tournant vers mon secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : « Vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point : est-ce là véritablement Facardin ? » Il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. « Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin : mais, si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ? »

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse ; et, la chaloupe dorée voguant d'une vîtesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, et quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue, qui s'élevoit au milieu de la mer. Il me parut transparent : dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de cristal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée, et beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir. Dès que notre demoiselle la vit : « Réjouissez-vous, s'écria-t-elle ; je vous amène ce que notre divine maîtresse cherche depuis long-temps : je vous amène le grand Facardin.

— Le grand diable ! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin. Mais il n'importe ; nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable ; et, puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Cristalline. A-t-il juré ? — Oui, lui dit la première chouette, et même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. — Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Cristalline.

— Doucement, s'il vous plaît, mesdames les laiderons, leur dis-je ; sachez que je vous aurai plutôt fendu le groin à toutes deux, que vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer. »

Je mis l'épée à la main à ces mots ; et, les

voyant tout éperdues d'un procédé si brusque : « Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Cristalline que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de temps à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant : il seroit vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le temps qu'on m'envoie chercher pour combattre !

— Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit ; aussi bien seroit-il inutile de résister : laissez ici vos armes ; et je vous jure par le grand Ali, fondateur des turbans verts, que, s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. » Je me laissai persuader ; et, ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes : c'étoient des hommes habillés et coiffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers qui, ayant juré, comme moi, de tenter la même aventure, avoient mieux aimé

passer leur vie dans cet état que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

« Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse ? — C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous la présentant. » Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher, dans une isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamant sur toutes les routes ; et, comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pu distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits, pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes chandeliers de cristal, et un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zone torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale. Le soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant

toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal; l'air en étoit échauffé, comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous couchés avec le crépuscule : ainsi je n'eus pas grand'-peine de me trouver tout en eau, lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher. Sur le penchant de cette extrémité, je vis un pavillon carré : mes deux guides me convièrent de m'y reposer; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissements. Je pris celui du bain le premier, à la sollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main. Tout cela ne servit de rien : non-seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jeta sur les épaules une robe de chambre magnifique; et, tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, et que je buvois d'un vin frais et délicieux, on emporta mes habits; et le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver; et, sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit temps de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, et un peignoir sur

les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer.

Enfin, voyant que je n'entendois pas raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduisirent, dans l'état où j'étois, jusqu'au bout d'un pont sur lequel on traversoit de la roche de cristal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiselles me quittèrent. Dès que j'eus passé le pont, deux petits Mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermèrent d'une barrière de bronze; et, m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée. Je leur dis que j'étois tellement importuné de cette proposition que je les pourfendrois depuis la tête jusqu'au nombril, s'ils m'en parloient encore. Ils furent si troublés de cette menace, qu'ils se mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie.

Je les suivis au petit pas jusqu'auprès d'un palais qui ne pouvoit manquer d'être transparent, puisqu'il étoit formé des plus fines et des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce palais on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or et de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons; car j'ai su depuis que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par devant, me laissa voir un lit plus magnifique et plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Schéhérazade, votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avois pas trouvés vilainement situés : car à la droite du palais transparent se présentoit un bûcher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel ; et l'on voyoit à la gauche du pavillon une espèce d'autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, et des couteaux pour l'écorcher.

Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal. Cependant, comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais, et ce fut là que j'eus la première connoissance de la bizarre entreprise où je m'étois engagé.

L'endroit où le hasard me conduisit d'abord étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte ; je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit. Quatre Moresses, plus noires, plus camardes et plus

déshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve, où selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car, dès qu'on m'eut aperçu, ces quatre dames d'atours se mirent en haie du côté où j'étois, et la merveilleuse Cristalline sortit du bain, presque aussi nue qu'on peut l'être, sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice; mais, quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, et je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle manière elle et ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement; mais, quelques moments après, une de ces Moresses vint dire que la céleste Cristalline, sa maîtresse, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance.

Je ne savois comment me persuader qu'on ne se moquoit pas de moi par une proposition si cavalière et si flatteuse en même temps : Finisse l'aventure comme elle pourra, disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagère veut me le faire entendre !

Je la suivis avec empressement ; car elle marchoit à grands pas : je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius ; et, dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se postèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Cristalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit.

Dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or ; et, dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon secrétaire ; dans sa gauche il tenoit une faux, et dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table de l'autre côté du chevet, et se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une espèce de grand-prêtre, vénérable par son habillement, mais de l'aspect le plus féroce qu'on ait jamais vu, et qui, parmi ses vêtements sacerdotaux, avoit un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première ; l'autre étoit un serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous, et une lime

dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier, qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes espèces; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre.

La déesse du lit, que je n'avois pas eu le temps de regarder à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire, de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'aventure étoit finie; elle libre, et moi maître de sa personne, et de tous ses trésors.

Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle; mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois : malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée; car elle affecta de se laisser voir la gorge et les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas; et ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusqu'aux pieds : et, dès ce moment, je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain.

Cependant, comme il étoit question de tenter l'aventure, et qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorsque cet archi-prêtre à longue

barbe, me voyant armé : « Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des dames couchées, l'épée à la main ? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, et qu'on me rende cette inutile flamberge. »

Il seroit impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence : « Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que, s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. »

Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles ; et je vis bien que tout ce qui me parloit dans ces isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois ; car mon grand-prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par dessus la tête, et le serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Cristalline ; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau

m'évertuer, et les tirer l'une après l'autre, d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes; jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, et je sortois pour ramener le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me remettre auprès d'elle; et, dès que j'y fus : « Ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut et le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre, avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise; et, tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon. »

Je tournai les yeux de toutes parts, et j'y vis, outre la pendule et le clavier, une armoire de cristal et deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière :

« Je suis née avec tous les sentiments de sagesse et de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux

autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre. Une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée ; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom : on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux, qui me dévoreroit dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter; et je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échapper et de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit, lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil; je sautai de la fenêtre dans le jardin ; du jardin je grimpai sur la muraille ; je la franchis au hasard de me tuer, et tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; et, dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson, un jeune pèlerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi réfugié.

Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets. Il s'éveilla dans le même temps, et parut aussi surpris que je le

fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle étoit coiffée tout différemment, et que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens. Du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien.

Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire; à la fin, prenant la parole : « Bel étranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme. Mon père, qui demeure dans le lieu de toute la province le plus désert et le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé de mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes et de combattre les loups, les sangliers et les ours; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, et contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire : et tant de refus ayant augmenté le désir

extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père et que je parcours en vain les bois les plus sombres et les déserts les plus affreux, pour trouver une de ces bêtes. Ainsi, comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une.

— Et n'en êtes-vous pas une vous-même? lui dis-je tout étonnée.— Non, dit-il : n'ayez point peur; et, quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc et ces flèches; je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois. — Mais, si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? — Je suis un homme comme vous, répondit-il. »

Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après beaucoup d'étonnement et de questions de part et d'autre, nous nous rapprochâmes; nos premières alarmes cessèrent; nous trouvâmes ce que nous cherchions : et, sans qu'il me dévorât ou que je l'empoisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contents de cette découverte, et si choqués de la supercherie de nos parents, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts,

persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être séparés ; et je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit et de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres et les rochers.

Mais, comme mon penchant à la curiosité n'étoit point éteint pour avoir satisfait la première, elle se réveilla dans cette solitude. L'ennui me prit ; je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui seroient encore plus mon fait que celui-là; et, dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net. Je lui proposai donc de sortir des bois pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs : il ne demandoit pas mieux; et nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la mer.

Il n'avoit jamais vu ce vaste élément, non plus que moi : vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, et nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions. Il en sortit une vapeur

épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, et formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit droit à l'endroit d'où nous le regardions. J'en fus enveloppée comme d'un manteau qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant, qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide : mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes; je suis naturellement hardie, et je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit, à ce que je croyois, mille choses dignes de ma curiosité.

Dans ce moment il se dissipa; la mer s'entr'ouvrit, et j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différents coquillages que la mer produit et qui paroissoit enrichie de tout le corail et des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le temps de me reconnoître et de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui est cette fille qui est allée vous chercher dans la chaloupe d'or et qui, des rives de Florispahan, vous a conduit au rocher de cristal.

Elle étoit à peu près vêtue comme les suivantes de Téthys, c'est-à-dire presque point : cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à

présent : elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue et que le souverain de cet empire l'avoit envoyée pour me servir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme et pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte étoit soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perle et de branches de corail.

Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire : elle s'en aperçut et me dit que nous étions sur la mer Rouge; que cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin, en les rangeant par ordre, les divers présents que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les éléments.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que monceaux d'or, d'argent et de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue,

que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie.

Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large mais plus longue que la première ; on y voyoit, d'un côté, des statues d'or, d'argent, de bronze et de marbre, avec des ameublements de toute façon et des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage. De l'autre côté de cette salle on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue ; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme et d'une femme, avec une inscription au-dessous : les coiffures, les habillements et les draperies de ces portraits étoient de différentes nations.

J'examinois les premiers avec tant d'attention que la nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs ne me permettoit pas de faire là autant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste ; elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits et l'histoire au dehors ; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un et de l'autre sexe que différents naufrages avoient fait périr ; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux ; qu'on en avoit ranimé quelques-

uns et pris les portraits des autres après leur mort. « Par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la sultane Fatime, favorite du Grand-Seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque : qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux; elle, pour son extrême beauté, moi, pour la servir. Le souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux; cependant tout son art et toute sa puissance ne la purent sauver; elle mourut au bout de six ans de la petite vérole, qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa cour. Tenez, voilà son portrait, ajouta-t-elle, et dans cette même armoire sont ses habits. » Elle l'ouvrit pour me les montrer; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant.

Tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à son tour. « C'est justement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre, ceux de la sultane y conviendront beaucoup mieux, on diroit même qu'ils sont faits pour vous; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, et je ne m'y trompe jamais. »

Je consentis à la proposition, et, dès que je fus travestie, ma nouvelle dame d'atours me trouva si charmante qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bientôt

après la maîtresse et dont j'allois être enchantée.

« Vous y verrez le génie des génies, poursuivit-elle, et vous l'y verrez à vos pieds. — N'y verrai-je point quelque homme ? » lui dis-je en l'interrompant. Cette question la surprit, mais elle n'eut pas le temps d'y répondre ; celui dont elle venoit de me parler, ce génie des génies, vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie le transporta, je ne sais de quelle manière, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à sa dignité. Sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pèlerin du buisson, je connus que c'étoit un homme : il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier ; mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand, et, considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur étoit un animal si excellent, je m'imaginai que plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux. Ainsi, après les premiers compliments, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses !

Après cette cérémonie, l'unique de notre mariage, il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusqu'au bout des doigts ; nous montâmes par un magnifique degré, et

nous montâmes tant, que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici. De ce rocher je fus conduite à cette isle, et ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit.

J'en fus bientôt dégoûtée, car la nation des génies est sotte, bizarre, cruelle et mal bâtie; du reste, sorcière à toute outrance. Quoique le mien fût aussi volage naturellement qu'il étoit naturellement amoureux, il devint si constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin; à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer, mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul, cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare.

Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, et qui me dégoûtoit par ses empressements. Harpiane étoit ma seule consolation; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur et le mien pourroit s'apercevoir, tout grossier qu'il étoit; et me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui

laisser croire que j'étois folle de sa personne et de ses agréments, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit.

Je suivis son conseil, et je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets, entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois génies dans l'univers qui fussent aussi puissants que lui ; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, et qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles princesses du monde, pour les rendre ses esclaves ; et que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auroient assez long-temps filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès ; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantements, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance.

Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattois tant, et lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable, qu'il savoit cacher quand il vouloit, comme font les lions, et me dit que, tant que cet ongle ne seroit pas séparé de son corps, il seroit invincible ; et que, quand même on pour-

roit l'en séparer, il sauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus, car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses; il me dit donc qu'il avoit l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuoit ne pouvoient se passer de ses services; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit question; mais que ce n'étoit rien faire, à moins que de se mettre en possession du troisième, qui étoit le plus difficile de tous à conquérir.

Je lui marquai tant de reconnaissance après cette découverte, qu'il ne savoit quelle fête me faire : mais, voyant que l'air se troubloit, et que les vents commençoient à siffler, il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal, pour me donner le divertissement de quelque naufrage, qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé qu'il m'avoit vue la première fois, et qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; et me mit en main une lunette d'approche, qui n'étoit guère plus longue que le doigt; et cependant elle étoit si merveilleuse, qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient présents.

Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroissoit ef-

frayé de la tempête qui le menaçoit, à la réserve d'un seul homme. Le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit pèlerin, et sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout à coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui, par des efforts incroyables, disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies.

J'en sentis je ne sais quelle compassion qui me mit tout hors de moi : le génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit, et m'en sut bon gré ; il me dit que je n'avois encore rien vu, et qu'il m'alloit bien autrement réjouir. Cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions ; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jetée la première fois. De cette galerie on y voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusqu'à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée ; mais il me fut impossible d'y rien démêler alors.

Quelque temps après on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un vaisseau de transport, avec dix ou douze matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux, ayant vu ces misérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif; et, pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avois vu qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle, et je pris un plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits et les différents habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires.

Le génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors et ses raretés pour mon amusement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant; au contraire, c'étoit le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidèle Harpiane pour m'expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, et j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires et de leur friperie pendant son absence : c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, et ce n'étoit que pour me préparer quelque divertis-

sement de galanterie, qui me surprenoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul s'étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, et j'avois un désir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse. Mais c'étoit inutilement que je levois à chaque instant la vue vers la surface des ondes ; le calme qui les avoit aplanies ne m'y laissa rien voir, et ceux qui parcouroient partout à la ronde les abîmes où nous étions n'y trouvèrent rien que les misérables débris du vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins sur les bords de l'isle de cristal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche. On embarqua dans la chaloupe dorée le plus excellent concert de voix et d'instruments qui soit peut-être dans l'univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre : les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes parts autour de la brillante chaloupe pour la considérer de près ; et, comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un mer-

veilleux silence, sans s'apercevoir, tant ils étoient attentifs, que la chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins, de la pesanteur dont ils sentoient les filets, et de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots; mais quelle fut ma surprise quand, au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vu dans le navire, avant la tempête, et que j'avois vu nager si long-temps après! Les armes dont il étoit encore couvert étoient émaillées d'or, d'azur, et d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie, mon époux, qui ne savoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, et de le rejeter dans la mer. Je cherchai partout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du génie;

mais je ne la vis point : et, comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie; et le génie, qui vouloit apprendre son histoire, pour la faire écrire sur l'armoire dans laquelle on mettroit son équipage, ordonna de le secourir : c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, et fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du génie; mais il n'en parut point effrayé : il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un et l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près. Je ne sais comment il se trouva de ce regard; mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée. Il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avoit reçu, qui, sans avoir rien de bas ou de servile, étoit plein de reconnoissance et d'insinuation. Il en parut tout radouci : pour moi, j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'em-

barquer au port de Florispahan, pour se rendre auprès de Mousseline la Sérieuse, moins pour ses beaux yeux que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls; que, le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr son navire avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru; qu'au reste il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avoit jeté dans les états du prince le plus magnifique et le mieux fait de l'univers, si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme, qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'aversion.

Ce discours et ces manières ne pouvoient manquer de plaire à mon génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, et le plus susceptible de jalousie, et qui, dès ce moment, prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter partout; et, bien loin de me regarder lorsque le génie, qui ne me quittoit que rarement, le faisoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir; car plus je m'étois imaginé, par ces impolitesses, qu'il me haïssoit, plus je voulois lui plaire.

Le génie mouroit de rire, voyant la contrainte

où ma présence le mettoit; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes, et se tuoit de lui dire que, s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit persuadé que son aversion s'apprivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étois, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. Oh! que j'y aurois perdu si je les avois évités! car, tandis que ce baudet de génie se tourmentoit le corps et l'âme pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir; ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, et que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu joué.

Cette première scène finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, et demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit. « Si mal, dit-il, que, si cela m'arrivoit plus souvent, j'en deviendrois fou; et peut-être même que mes emportements n'é-

pargneroient pas la déesse, votre épouse, dans ces premiers transports. » Je crus entendre ces menaces; et, dès ce moment, je me sentis un désir violent de me voir la proie des emportements dont on m'avoit menacée, et tout cela par curiosité.

Cependant le génie, fort étonné que l'insensibilité de son cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que se changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit résolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer; et que, puisque les charmes de mon visage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma personne, depuis les pieds jusqu'à la tête, en vinssent à bout. Jugez, seigneur, si l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin.

Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition, et ne manqua pas de demander son congé plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connoissoit incapable. Le sot génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisseroit en repos et qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le trom-

per plus finement; et voici comme il s'y prit : Il fit faire une armoire de cristal semblable à celle que vous voyez ; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or. Cela fait, il me communiqua son dessein, qui étoit de m'y renfermer toute nue ; de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger ; jamais je n'en pus venir à bout, obsédée comme j'étois par mon éternel génie. Mais, comme l'étranger avoit plus d'esprit et de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre ; et vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa, pour l'amener plus naturellement, de demander à son illustre hôte s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers. L'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage ; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. « Eh bien ! dit le génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici : peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu ; du moins y

verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention : je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loisir ; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits et les noms au dehors.

— Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. — Et qu'a-t-il, dit mon génie, pour être si curieux ? — La grâce de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle Facardin, et qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'univers. — Oh ! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le génie ; mais, mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste. »

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cristal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'étranger, et le plaisir que j'aurois de voir son étonnement. Mais je fus piquée de connoître que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré pardessus, et le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même selon sa promesse.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit: mais je ne fus pas trop longtemps dans cette inquiétude: il y vint tout d'abord; et, pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, et parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, et que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance; et la mienne en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pèlerins et de tous les génies de la terre étoit renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire, et pour la conduite que nous devions tenir ensuite; mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir.

Le charmant étranger tira ses belles armes de

l'endroit où je lui dis qu'elles étoient; et, s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de son fils. Il étoit presque aussi grand que le génie, comme je vous ai dit; mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main: le génie, qui revenoit, fut surpris de le voir tout armé; mais il le fut encore plus lorsque, se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que dans les premiers mouvements de sa colère il avoit mis sa niche en pièces, et qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner.

Il n'en fallut pas davantage pour alarmer mon amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étois toute plate à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva: mais, voyant que je n'avois aucune blessure, ses alarmes cessèrent; et, lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, et de l'horrible frayeur où m'avoit mise un emportement si brutal. Il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le temps d'examiner tous les charmes

dont j'étois pourvue, avant que de casser mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession: et je vis bien à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagème. Mais la fortune en disposa tout autrement: le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'isle où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût, un mois durant, l'un et l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable: le mérite de celui dont je regrettois l'absence étoit bien capable de produire cet effet; cependant la curiosité me parut y avoir encore plus de part, et je ne pouvois me consoler de n'avoir pu satisfaire l'envie que j'avois de savoir si cet étranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevue qu'il m'avoit paru dans la première.

Comme la complaisance de mon génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine: il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, et voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, et c'est justement celle que vous voyez; il m'y enferma tout habillée,

me chargea sur son dos, et commença ses voyages par le fond de la mer. Nous en sortions pour nous reposer, et pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, et de s'endormir, la tête sur mes genoux, d'un sommeil si profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller quand il étoit question de partir.

J'avois espéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin; mais, comme rien ne l'offroit à mon impatience, et que j'étois outrée de servir partout de chevet à ce mâtin de génie qui ne faisoit que ronfler, ma curiosité naturelle vint à mon secours; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée quand il ne dormoit pas, et qui ne dormoit jamais que sur moi; je lui répondis qu'il falloit voir. Pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller; et, voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, et que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta. Je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité, toujours fertile en nouvelles idées, me persuada

de ne point cesser que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité, m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses et aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du génie épouvanteroit. J'avois sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues; et ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, et dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grâce du monde; mais surtout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches et les plus effrayés qui fussent dans l'univers. »

« Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami? dit le sultan en l'interrompant. — Seigneur, poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse Cristalline, ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues étoient des misérables qui mouroient de peur. — Elle en a menti, dit le sultan. Mais poursuivez votre histoire, nous en parlerons une autre fois. »

Le prince de Trébizonde, pour obéir à son souverain, dit que la nymphe du rocher poursuivit ainsi :

« Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, et je ré-

solus de donner quelque autre amusement à ma curiosité ; mais la fortune, qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois et quelques minutes ; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes et le palais des naufrages, étoient des lieux qui, dans leur variété, m'offroient partout des agréments singuliers ; mais de toutes ces habitations, la salle des armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane pour en parler, cette fille ne l'avoit jamais vu ; mais comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, et de sa taille et de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles, car, quelque esprit qu'elle eût et quelques expédients que me fournît ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

« Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. — Et pourquoi faut-il une épée, lui dis-je? — C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment

qui soit en ces lieux, et que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main. » Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil, mais je les avois toujours sur moi sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour et le génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée ; cet embarras lui fut suspect. Il fut étonné de ce grand nombre de bagues et me demanda où je les avois prises. Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la jalousie en propre personne qui m'interrogeoit par sa bouche; et, comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine et si terrible en même temps qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ses genoux pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable. Je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons, car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues, qu'il avoit renfermées ailleurs, et le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent

bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il sembloit chercher; et, voyant que je ne savois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur-le-champ. Il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois, avant ce terme, quelque aventurier qui pût, dans une seule nuit, retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, et que ce n'étoit que la manière dont je les avois acquises qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre; ses ministres furent chargés de l'exécution. Il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus; et, depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici ont lâchement refusé de tenter une aventure où, par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que, parmi ceux dont Harpiane alloit partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis

flattée; la fortune le refuse à tous mes vœux : elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux qui ont mieux aimé choisir l'habillement et l'occupation où vous les avez vus, pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le temps presse, vous savez en quoi consiste cette aventure : il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. »

Tel fut le récit des aventures de la modeste Cristalline; telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire, et voici ma réponse mot pour mot : « J'ai juré de faire mon possible pour vous délivrer ou pour vous secourir; mais je n'ai pas juré de faire l'amour au lieu de faire la guerre. Il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la manière qu'on propose, que par la voie des armes; mais, comme la gloire m'invite à l'une, et que votre personne, tout merveilleuse que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me

frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre serrurier et de vos femmes mores, de votre entremetteuse Harpiane, de son autre compagne, et finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre ; si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie ; si c'est, au contraire, celui de rester ici pour me trahir, je vous déclare que vous serez la première à qui je couperai la tête, si l'on m'attaque. »

La dame couchée parut plus morte que vive à cette menace ; elle sauta de son lit à terre, m'embrassa les genoux et me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me suivre par tout le monde ; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entreprise.

A ces mots elle prit une robe de chambre, se remit au lit et me dit qu'elle alloit sonner trois fois, à trois reprises différentes ; qu'à la première, celui qui régloit la pendule ne manqueroit pas de venir pour la mettre sur l'heure où devoit commencer l'épreuve ; que la seconde fois qu'elle sonneroit, le serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier ; qu'à la troisième je verrois accourir le sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, si je m'en

étois rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever ; que ces trois personnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie,son époux, avoit laissés pour la garder et pour exécuter ses ordres; que, les ayant attirés à l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en disposerois à ma volonté. « Cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité.

— Sonnez, sonnez, madame Cristalline, lui dis-je ; je ne suis pas né si curieux que vous. »

« Oh ! que c'étoit bien parler ! dit le sultan ; je crois que j'aurois fait tout comme vous, car plus les femmes sont curieuses, plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse ; mais poursuivez, car ce récit me paroît si divertissant, que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre, en bonnet, en mules et l'épée à la main, au chevet de la nymphe de cristal, quand vous lui dites de son-

ner; car vous voyez que je me souviens de tout. Eh bien! après? »

« Après, dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente Altesse vient de dire; et, m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés, la dame curieuse sonna. L'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer et je ne manquai pas de lui couper la tête; j'en fis autant au serrurier, et comme je faisois signe à la nymphe de sonner le sacrificateur, elle leva la main droite, et, me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venois d'expédier devoient, selon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui sortiroient du clavier, et qu'ils avoient le privilége de rester dans le pavillon depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin; mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisième sitôt, puisqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de temps, et encore moins qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée; qu'elle me conseilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tant de

temps qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre. Je lui répondis donc que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril, que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire, et que, si elle n'avoit la bonté de sonner tout à l'heure pour faire venir son bourreau de pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, et de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeroient à mon passage avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au génie leur souverain maître.

Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers, et, dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Cristalline sauta du lit à terre, prit l'autre, et me conseilla de sortir au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite : nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius. L'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnoître; le reste se mit en fuite avec des hurlements épouvantables. Je les poursuivis un peu trop chaudement, car le sacrificateur, que j'avois laissé derrière tandis que je le cherchois en avant, quitta l'autel qu'il m'avoit fait préparer, et me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner.

Cristalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner. On n'osoit approcher d'elle à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, et que, par-dessus cette protection, elle filoit lorsqu'elle étoit trop pressée, ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre. Ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère.

Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat; je tuai tout ce que je pus joindre, sans m'amuser à faire des prisonniers, et, traversant le rocher de cristal sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée. Je m'y mis après elle, et, dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle, sans nous demander où nous voulions aller.

Je ne célerai point à Votre Hautesse que ma joie fut si grande d'avoir mis à fin cette aventure que je ne me souvins de mes armes que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée, et, ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe à l'endroit d'où nous étions partis; mais la chaloupe n'en voulut rien faire, et, malgré tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut tout autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage. Il étoit bordé d'un nombre infini de peuple; des gens à cheval superbement armés s'y promenoient, et je voyois en éloignement des

tentes et des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple et ces chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusqu'au bord de la mer, d'où, nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée avec une demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, et n'ayant pour tout équipage, dans notre vaisseau, que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder. J'étois dans une confusion à faire pitié; j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux et je ne savois où me cacher. Mais la dame Cristalline n'étoit pas si décontenancée; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet qu'elle se mit à filer, et, quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'île du pavillon, tout ce qui nous avoit vus débarquer ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire et force huées de moquerie;

mais, voyant tout le contraire, je pris courage. Je levai les yeux, et je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule et tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir, et deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Cristalline, et bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie. Celui qui m'aborda le premier me dit civilement que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand et le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, et une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée; du reste, ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur et de pierreries. Cet habillement et le sérieux dont il me parla auroient fait rire un criminel sur la roue.

« Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez : la chaloupe dorée, la princesse que voilà et votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillants hommes du monde en guerre comme en amour. Je vous en fais mon compliment, mais, dans l'aventure que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être

héros, il faut être plaisant. Ainsi, je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, et de filer un peu vous-même devant nous. »

Je ne savois de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne courut à lui, les bras ouverts, en lui disant : « Ah! mon cher et bien-aimé Facardin, la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité! — Cristalline la curieuse, dit-il en la repoussant, d'autres temps, d'autres soins! Il n'est pas à présent question de vous : quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable chevalier vient de rompre, et quelle curiosité dans l'univers n'en serait pas satisfaite? »

La bonne Cristalline parut un peu mortifiée de cette réception, mais elle n'en perdit pas courage. Elle courut avec le même empressement vers l'autre, mais ce fut avec le même succès; il ne daigna pas seulement la regarder, et, la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler. Il étoit plus beau que le jour, et voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisière de cuir en forme de diadème; de cette lisière s'élevoit un nombre infini de plumes flottantes; il portoit une cuirasse d'acier luisant, dessous cette cui-

rasse un tablier de cuir assez crasseux; il tenoit d'une main une alène, de l'autre la forme d'un soulier, et au bout d'une espèce de chaîne composée d'un petit cordon tout poissé pendoit un chausse-pied tout des plus vulgaires. Dans le temps qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la nymphe Cristalline, car sa curiosité n'eut rien à lui dire; cependant sa figure et son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite. Il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq dont la crête lui servoit de cimier; à chaque bras il avoit une espèce de bouclier couvert de plumes, et, croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un coq; sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau; une touffe épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine; chaque jambe étoit armée d'un éperon doré au-dessus de la cheville du pied; et, pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes, et trois fois imita si parfaitement le chant du coq qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions, ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier, et pourquoi il leur avoit pris en fantaisie, à eux trois particulièrement, de s'habiller en emblèmes.

« Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque, de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein. Nous étions les derniers venus avant votre arrivée : c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez ou qu'elle vous soit inconnue. Si vous y consentez, vous serez des nôtres; sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route. »

Je leur dis que je ne démandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque entreprise que ce pût être, et je leur en donnai ma parole. « Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, et à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici; mais ce ne sera, s'il vous

plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir et pour vous reposer. Peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal : vous avez mis à fin l'aventure du clavier en délivrant madame que voilà ; venez vous remettre de vos fatigues, et, tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie son époux qui ne laisseront pas de la surprendre. »

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, et m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier, et je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure, et qu'après avoir battu des ailes il se remit à chanter : car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds et des trépignements si merveilleux que la nymphe Cristalline, qu'on avoit mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables à force de rire que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir.

Dès qu'elle eut repris connoissance : « Belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé ; mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains et de filer à votre ordinaire.—A mon ordinaire ? lui dis-je ;

tenez-moi pour un traître et pour un infâme si de ma vie j'ai filé. — Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies, et qui portoit le tablier de cuir ; il est bon de s'exercer. »

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire l'autre rouet, et que l'on conduisît la chaloupe dorée, par l'embouchure du fleuve prochain, jusqu'aux bords où l'on avoit tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers et moi, depuis les pieds jusqu'à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portoient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alène, devinant ma pensée : « Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes. Il n'en est pas de même à notre égard, et, puisque vous paroissez surpris de nos armes et de nos habillements, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager. Je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, et mettre devant vos yeux les périls et la récompense qu'elle promet.

« Le roi d'Astracan, un des plus puissants princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses

États, soit pour les mines d'or et d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfants pour hériter de lui.

La reine sa femme étoit belle, jeune et bien faite, d'une taille avantageuse et d'une santé si vive qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du roi. Comme elle en étoit éperdûment aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusqu'au soir de son inquiétude et de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur : car tous les temples et tous leurs ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux et des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, et enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité. La reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes et des sacrifices que l'on prodiguoit partout inutilement. Cependant on ne trouvoit pas mauvais que, dans une consternation si générale, elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisoit point par malice, et le seul défaut qu'elle eût étoit d'être la

plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisoit rire, et rien ne la divertissoit. Le roi son époux avoit eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet, car, dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînants par des éclats de rire dont ils étoient si scandalisés, qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres, toutes remplies de plaintes et d'indignation de ce que le droit des gens et la majesté des souverains étoient violés en leurs personnes.

Cette maladie ne faisant que croître et embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle iroit en pèlerinage à l'oracle fameux du coq, mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre; et, d'autant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguisant son nom et sa qualité, pour éviter les cérémonies et la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivoit incognito, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple; et, tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la reine, elle se tenoit les côtés de rire. La prêtresse en fut indignée; cependant, après quelques gambades et quelques contor-

sions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq :

> Ce que le pèlerin désire
> Au pèlerin arrivera :
> La pèlerine accouchera ;
> Mais rira bien, dans la saison de rire,
> Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur; mais la fin embarrassoit un peu les conjectures et les raisonnements des spéculatifs. Cependant l'oracle tint parole, et la tint si bien que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils et une fille plus beaux l'un que l'autre, et tous deux plus beaux que tous les enfants du monde ne le sont en naissant; mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfants qu'elle lui laissoit et par la douceur de pouvoir respirer dans son palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'était pas de jouir longtemps d'un bonheur tranquille; au bout de six mois le feu prit, au milieu de la nuit, à l'appartement de ses chères espérances. Il y courut à la première alarme; et, quoique tout s'empressât à son exemple et que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfants, l'embrasement fut si prompt et si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille. La plupart des offi-

ciers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étoient restés jusqu'à l'extrémité dans les feux et la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'État dans une désolation extrême, et le roi refusoit absolument de s'en consoler. Mais le temps, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur en augmentant les attraits de la princesse sa fille : c'étoit la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillants, et qu'elle est à présent, s'il faut en croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers. Mais, hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière aient vu toutes les beautés de la terre. »

Après cette réflexion il resta quelques moments enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours :

« Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple et toute sa cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage; et, la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes noces pour lui ôter la sienne; mais comme son étoile ne permettoit

pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits et de feu, dont toute la personne et les moindres mouvements étoient accompagnés d'une grâce toute vive et tout animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; et ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit assez souvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles et les dents les plus blanches qu'on verra jamais.

Le bon roi, qui pendant l'enfance de sa fille n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour et toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable! On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde et pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désespérer elle-même : car on voyoit bien, par ses manières, qu'elle se divertissoit de tout sans que rien la fît rire; tous les philosophes, tous les chimistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les maîtres de langue et les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur temps auprès d'elle. Il en étoit de même à l'égard de son sérieux; on avoit rassemblé tous les bouffons et tous les plaisants, tant bons que mauvais, du

royaume; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paroissent sans remède sont quelquefois suivis d'un désastre encore plus funeste, il survint un accident qui rendit bientôt le roi, la cour et toute la province, du moins aussi sérieux qu'étoit la belle princesse. Elle aimoit toutes sortes de divertissements et surtout celui de la chasse; une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse et distante d'une petite journée de la capitale étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice; elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, et sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire et qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt et justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie, mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa

point à l'envie que la princesse eut de se rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de sueur et de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or et d'argent qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée ; mais deux dames et quatre filles d'honneur, qui, par ordre du roi son père, ne la quittoient jamais, parce que c'étoient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jetées dans le fleuve et s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois et les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais.

Pour moi, je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les entendre, selon l'intention du roi, la pauvre princesse, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute sa vie pour ne leur pas ressembler.

Quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train : car, tandis que la divine princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire et la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois ; l'une disoit qu'il falloit que le dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde de voir la beauté la plus parfaite de l'univers dans son lit, sans donner le moindre

signe de vie; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déesses, lui qui s'étoit transformé en cygne et en taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des servantes de cuisine auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle étoit couverte.

On ne sait si ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe, indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir; mais, quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout à coup; et, comme elles tâchoient de gagner le rivage de peur de se noyer, elles virent derrière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une et l'autre rive. Ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler; elles furent entraînées par la rapidité du courant et bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivoit de près.

La princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses dames et de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents

par un certain poisson qui le suit partout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis et de prendre son arc et ses flèches pour se défendre et pour attaquer le crocodile; mais, voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défaite de cette chemise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile; mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échapper, lorsque, ayant aperçu sa chemise qui flottoit sur l'eau, il s'en saisit; et, comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse et disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La rivière, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupait, rentra dans son lit. Cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La princesse, qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau. Tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres

dames que le crocodile avoit dévorées. Elle leur fit signe de dresser un de ses superbes pavillons à quelque distance du fleuve; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon, et, s'étant couverte de ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes; et, ayant joint sa suite qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval; et, tandis qu'elle se rendoit au magnifique palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs courriers furent dépêchés à la cour pour informer le roi de son aventure.

Il n'attendit pas le lendemain pour partir; toute sa cour le suivit, et, dès la pointe du jour, il se rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa vie et que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant; ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du crocodile. Il ramena la princesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite et qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau pour faire le même ravage sur la terre.

Les réjouissances que l'on fit dans la ville pour le retour de la princesse et pour sa délivrance ne furent pas universelles : ceux que l'intérêt du sang ou celui de la tendresse animoit

pour les beautés que le monstre avoit dévorées étoient inconsolables de leur perte, et surtout les amants, qui ne cessoient de demander au roi la permission de parcourir les bords et les environs du fleuve jusqu'à son embouchure pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne pas l'y enfermer au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers servant d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avoit paru la première fois, et maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière sans avoir des nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrèrent un marais qui les obligeoit à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposoient, ils virent ceux qui marchoient sur le rivage opposé se précipiter au milieu du fleuve; ils virent flotter un linge, et, ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetèrent dans la rivière après eux, et le perfide crocodile, qui s'étoit mis en embuscade dans les

roseaux du marais, se jeta sur eux et les traita tous comme il avoit fait leurs parentes ou leurs maîtresses.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas, et sans eux on n'aurait jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit; il avoit désolé l'une et l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail et les pasteurs qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire.

Bientôt après on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres et cette profusion des choses les plus rares et les plus singulières qui servent au luxe et à la magnificence des capitales, et que la rivière y conduisoit de toutes les régions du monde. Le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtiments qui la remontoient avec leurs marchandises, et les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sait s'il avoit entendu dire que les femmes sont

naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avoit tout une autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le roi d'Astracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit; cependant il ne savoit pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse, qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville et des environs, de mousseline, de toutes sortes de toile et linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine. Toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées : car celles qu'elle avoit portées le jour lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, et celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire, dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présents, par les grands officiers de la couronne, vers l'oracle du coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du tem-

ple, et leurs présents encore mieux; mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque temps que le coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal, et que c'étoit aux environs du mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage; et, ne donnant que le temps qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cents éléphants chargés de la plus magnifique toile peinte et des plus beaux linges qui fussent dans tous ses États; et, pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique, au rapport de ceux qui l'ont entendue, soit beaucoup plus propre à faire devenir fou qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés. »

Le prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose; mais le chevalier de l'alène ne lui en donna pas le temps, et poursuivant son récit :

« Les satrapes d'Astracan s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte et leurs guenons, après avoir côtoyé la Chersonèse Taurique et traversé l'une et l'autre Arménie, se

rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des présents dont ils étoient chargés. Je vous ai dit que trois cents éléphants portoient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, et qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un singe : je ne sais ce que le roi leur maître prétendoit que le sage Caramoussal fît de trois cents singes, mais, quoi qu'il en soit, il leur avoit recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La forêt qu'il falloit traverser pour se rendre où ils vouloient aller étoit si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage. Dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues et disparoître en un moment, plus effrayées que si toutes les meutes et tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses. Cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque temps après, car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers et d'amandiers, que tous leurs singes, qui du haut de leurs éléphants n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières et le mieux fait de tous les singes, mais si triste, que les satrapes pleurèrent

plus d'une fois, pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler : car, bien loin de gambader et de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du temps à lire; et, quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt, la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, et tantôt, les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs et répandre des larmes en si grande abondance qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faisoient un tintamarre et un vacarme à désespérer tous les environs. La caravane des ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois avant que de pouvoir les rassembler, car ils ne quittèrent les arbres pour rejoindre la compagnie que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits : encore n'en revinrent-ils pas tous, car, à quelques jours de là, il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, et trois autres d'un dévoiement causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi fut de les écorcher et d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courrier, et savoir en même temps de l'enchanteur si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin, avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présents dont ils étoient chargés.

Le courrier revint au bout de trois jours, et leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que, s'étant retiré tout au sommet du mont Atlas, il n'y avoit que leurs singes qui pussent grimper jusque-là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle fut de laisser leurs présents et leur suite, sous sûre garde, au pied de la montagne, et de gagner du mieux qu'ils pourroient l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers et des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnoit tant de peine, et la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi, les objets qui s'offrirent

à leurs yeux, et la route même, leur parurent moins effroyables, quoiqu'ils montassent toujours; ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle à mesure qu'ils montoient, et de petits pavillons répandus par-ci par-là. Ce fut à six cents stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, et qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant, qui d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, et de l'autre environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes, des télescopes et tous les instruments dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe. Comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux et leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal.

A ces mots, ils se prosternèrent devant lui comme ils auroient fait devant quelque divinité, car sa présence leur inspira tout un autre respect que cette vénération que sa renommée, partout répandue, sembloit exiger. Ils s'étoient attendus

à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, et qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, et lui firent le dénombrement des présents qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne d'où l'on découvroit toute la mer, et d'où l'on auroit pu découvrir toute la terre si la vue des hommes en étoit capable. Ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les îles qui s'élevoient dans la mer leur parurent comme de petites taches noires, et les plus gros vaisseaux comme des atomes flottants. Ce fut alors que, prenant la parole, il leur tint ce discours :

« Je ne suis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connoissent que par une réputation que je ne mérite pas. Il est bien vrai qu'une connoissance acquise par de longues méditations, une spéculation continuelle et peut-être la proximité des corps célestes, m'ont donné

de grandes lumières dans tout ce que l'astrologie a de plus infaillible; je dirai même que la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponses qu'il n'y en a dans mes conjectures et mes prédictions. Pour celui du coq, d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conseillé de chercher en ces lieux, il n'est plus question désormais de sa divinité : d'autres soins et d'autres emplois l'occupent.

« Considérez, poursuivit-il, la distance qu'il y a de l'endroit où nous sommes jusqu'aux flots qui se brisent contre le pied de la montagne. Si le roi votre maître pouvoit rassembler trois rouets qui sont dispersés par le monde, il ne lui seroit pas impossible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui du sommet du mont Atlas, où nous sommes, pût atteindre jusqu'à la surface de la mer. Cet ouvrage achevé, tous ses souhaits seroient accomplis : le monstre disparoîtroit pour jamais; la princesse sa fille riroit, parleroit, et les mêmes rouets lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit.

« Mais comme il est impossible que le roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseillerois de faire pour sauver ses États d'une entière désolation, et pour donner à la

plus belle princesse de l'univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse et la plus accomplie. Qu'il fasse publier par toutes les régions de la terre que quiconque fera rire la princesse ou vaincra le crocodile en combat singulier n'aura qu'à choisir, pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline avec tous les États du roi son père, ou bien toutes les forces et toute la puissance du même roi pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer; qu'il soit permis aux aventuriers de combattre le monstre quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise, car il est indifférent qu'on commence par le monstre ou par la princesse; qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure et de quelque condition qu'ils puissent être; et enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois, chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes provinces qui joignent les États du roi son père. Allez, illustres satrapes, poursuivit-il; rendez au prince qui vous envoie les magnifiques présents dont il a voulu m'honorer : Caramoussal ne veut pour récompense des services qu'il rend que le plaisir de les avoir rendus.

— Et si l'arc et les flèches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, se trouvoient parmi leurs présents ou leur équipage? » Les ambassadeurs, qui ne s'étoient pas avisés de le regarder

avec attention avant ce discours, tournèrent les yeux sur lui, et pensèrent tomber de leur haut de lui voir une bouche si prodigieusement grande qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du roi Fortimbras. Caramoussal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les ambassadeurs alloient faire qu'ils n'avoient ni arc ni flèches; et, s'adressant à celui qui portoit le bras en écharpe : « Ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces lieux qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. » Ensuite, ayant congédié messieurs de l'ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravane en moins de temps et avec beaucoup moins de peine qu'ils n'en avoient eu à se rendre auprès du grand Caramoussal.

Comme ils avoient été longtemps absents, ils firent la revue de leurs éléphants, de leurs ballots de toile peinte et de leurs singes. Le compte se trouva juste, à la réserve du singe affligé, qui depuis huit jours avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage pussent dire de quelle manière, et sans qu'on en pût savoir des nouvelles, quelques recherches qu'on eût faites partout à la ronde.

Les satrapes, affligés de sa perte et de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du roi leur maître.

A la sixième journée de chemin, après avoir fait un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie. Ils aperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés. Comme les chefs de cette troupe paroissoient être de quelque conséquence, et que les chameaux si soigneusement gardés leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussitôt qu'ils furent en état de se faire entendre. A ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister; mais surtout les chameaux faisoient rage de regimber, de se cabrer et de mettre le désordre partout. Dans la frayeur épouvantable dont ils étoient saisis, ils jetèrent à terre les charges qu'ils portoient, et ces charges, en tombant, firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains tigres et certains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade, car ils vinrent droit sur eux, et il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligents à se sauver.

Cependant les éléphants faisoient bonne contenance, et les singes fort mauvaise : car, tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnassières en respect avec leurs trompes, les singes

remplissoient l'air de cris effroyables, et gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés.

Ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers, sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut au grand étonnement des satrapes. Il étoit armé d'un arc et d'un carquois garni de flèches; il en choisit une pour chaque tigre et une pour chacun des lions, et d'une atteinte infaillible leur en perça le cœur l'un après l'autre. Quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leurs corps, salua les satrapes, ses conducteurs, et disparut parmi les rochers qui bordoient la plaine aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle manière les ambassadeurs et l'escorte des lions et des tigres se séparèrent après cette aventure; mais on sait que les premiers, de retour à la cour d'Astracan, ayant informé le roi leur maître de la réponse et des conseils du grand Caramoussal, qu'ils avoient apportés par écrit, le roi, de l'avis de son conseil et du consentement de la princesse sa fille, avoit envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il étoit permis à tous aventuriers d'entrer en lice et d'aspirer à la possession de la plus belle princesse qui fût sous le ciel et de l'un des plus puissants empires de la terre.

Comme, depuis cette publication, la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la princesse encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable ou la singularité des deux aventures qu'on devoit éprouver, la princesse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année. Tous ceux qui l'ont vue, soit dans ses voyages, soit à la cour du roi son père, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publioit; et la plupart, séduits par tant d'éclat et par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, seigneur, me dit le chevalier de l'alène, ce qui nous rassemble ici, et voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. »

A la fin de ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare et du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le prince de Trébizonde à la seconde partie de ces mémoires.

FIN DES QUATRE FACARDINS.

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

NOVEMBRE 1873

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

CONTES D'HAMILTON

IV

ZENEYDE

TIRAGE A PETIT NOMBRE.

Il a été fait un tirage spécial de :

25 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 25).

25 — sur papier Whatman (Nos 26 à 50).

50 exemplaires, numérotés.

CONTES D'HAMILTON

PUBLIÉS AVEC UNE NOTICE DE M. DE LESCURE

IV

ZENEYDE

SUIVIE DE

L'ENCHANTEUR FAUSTUS



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIII



NOTICE

SUR

LE CONTE DE ZENEYDE.

Il y a peu de chose à dire sur *Zeneyde*, qui est demeurée à l'état de fragment, et que M. de Lévis a achevée, comme les *Quatre Facardins*, pour ceux qui veulent une fin à tout, même aux contes. Cette fin, Hamilton ne s'est pas donné la peine de l'écrire, par suite sans doute de la raison qu'en donne un de ses biographes.

« Il doit être plus facile et surtout plus amusant de commencer que de poursuivre ces récits croisés; au delà du premier embrouillement, la fatigue passe le plaisir. Ainsi en arrivera-t-il sans doute pour *Zeneyde*, qu'Hamilton n'a pas eu le courage d'achever, et qui n'eût pas été le moins remarquable de ses contes, l'histoire y étant mêlée aux féeries d'une façon et d'un style tout autrement sévères que dans les romans de Mlle de Scudéry. La première partie du récit de la nymphe est d'un pathétique énergique et sombre; et l'on trouverait dans les terribles amours de Rosemonde, de Pharamond et de Clodion, l'étoffe de plus d'une tragédie; mais les malices

et les enchantements reprenaient le dessus, quand Hamilton a laissé là *Zeneyde*. »[1]

Ce conte inachevé offre néanmoins l'intérêt d'une tentative nouvelle d'Hamilton, parodiant non plus les récits arabes et persans, mais s'en prenant aux romans antiques ou chevaleresques, à modes et à sentiments français. On y retrouvera de plus l'attrait de son imagination, s'essayant à des combinaisons plus sombres, et de son style, accentuant de touches plus mâles sa légèreté habituelle.

1. Sayous.





ZENEYDE

CONTE

A MADAME DE P***



Vous me demandez, madame, une longue lettre et des particularités de notre cour : vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connoissez ; mais, avec toute sa magnificence, c'est le poste du royaume qui nous convient le moins : car le château a si peu de commodités qu'il n'y a que trente ou quarante, tant prêtres que jésuites, qui y aient des appartements. Une chapelle et deux oratoires dans le corps de la place, une paroisse

et quelques couvents dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement, et dans un jour d'été on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, et l'air si subtil qu'on y feroit quatre repas par jour. C'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, et nous serions bien mieux près de quelque endroit marécageux où, toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens et nos appétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer : ce n'est pas ce que je veux dire, et vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos dames de quoi contenter le goût le plus difficile, et que dans ce petit nombre la beauté, l'agrément, l'esprit et la sagesse brillent dans tout leur éclat, il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe : à peine a-t-il pu fournir parmi nous quelques mérites distingués pour former la maison du prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits que l'exemple n'a pu rendre hypocrites, gens d'un caractère un peu méprisant, mais aussi fort méprisés ici, et plus connus ailleurs.

Nos occupations paroissent sérieuses et nos

exercices tout chrétiens, car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en prières, ou qui n'en font pas le semblant.

Le malheur commun, qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute, semble avoir répandu la discorde et l'aigreur parmi nous. L'amitié dont on fait profession est souvent feinte; la haine et l'envie qu'on renferme toujours sincères; et, tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur, qui des fragilités est sans doute la plus excusable, passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie, elle y règne à peu près comme dans les Amadis. On la voit éclater tout d'un coup par quelque aventure surprenante, ou bien on commence par se marier, et ensuite on est amoureux et galant tout à loisir. Cela ne vous fait-il point souvenir de don Kyrie-Eleyson de Montauban, ou de Palmerin d'Olive et l'infante Archidiane, dont le fils aîné servoit la messe le jour de leurs noces? Mais revenons chez nous, où l'amour est proscrit et où les déclarations font dresser les cheveux à la tête... Mais, non,

Fils de la reine de Cythère,
Vous de qui tôt ou tard on reconnoît les lois,

Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une cour triste et sévère.
Il est ici des yeux dignes de tous les vœux;
Et, si pour ces beaux yeux en secret on soupire,
Le tourment d'aimer sans le dire
Ne fait que redoubler nos feux;
Car, sans espérer d'être heureux,
Notre constance augmente avec notre martyre,
Et vous n'avez sous votre empire
Rien de plus beau qu'ici, rien de plus dangereux,
Ni rien qui tant d'ardeur inspire,
Ni rien qui soit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endroit de Saint-Germain tout cela se trouve, je ne serois pas embarrassé à l'égard des beautés. J'aurois plus de peine à produire les amants; cependant j'en connois de ce caractère.

Quel triste usage on est réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil pour nous aider à le supporter! Les réflexions que j'y faisois ces jours passés me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres, et pour les dissiper je voulus avoir recours au jardin. Il étoit fête ce jour-là, et, par malheur, la bourgeoisie s'étoit emparée de toutes les allées avec des chiens crottés, de vilains petits enfants et des maris plus laids que leurs femmes. Je cédai à cette foule ignoble, et je cherchai un asile sur la ter-

rasse. Vous savez s'il y a rien dans le monde de plus superbe ou de plus spacieux que cette vaste promenade; cependant il n'y avoit pas place, ce jour-là, pour moi et mes chagrins : car j'y trouvai d'abord un père jésuite, grand convertisseur, entre un grenadier et un dragon anglois, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fidèles à Calvin qu'au prince d'Orange : car le bon père s'échauffoit en vain dans la ferveur de ses exhortations; en vain il tâchoit de leur prouver en italien que les protestants d'Angleterre étoient damnés : je vis bien qu'il ne persuadoit pas, et qu'il falloit quelque argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme, qui a de l'esprit; mais je ne laissai pas de l'éviter, car, outre qu'il est grand raisonneur sur la politique ancienne et moderne, il est toujours accompagné de deux grands lévriers qui, d'aussi loin qu'ils voient un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules par manière d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'âme de feu monseigneur l'archevêque de Paris! Il occupoit la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse, occupé lui-même de....., et suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande révérence que le bon prélat ne vit pas, tant il méditoit profondément le service du roi pour l'assemblée du clergé! Je commençois à louer le ciel de ce que

le reste de la promenade paroissoit libre, lorsque je vis sortir inopinément de la forêt la bête la plus cruelle et la moins évitable que je connoisse : c'est une veuve dont le mari est mort d'apoplexie au service du roi, et qui d'une queue de serge noire va balayer, depuis le matin jusqu'au soir, les galeries du château et les allées du jardin, pour demander une pension, ou trouver quelqu'un qui connoisse quelque personne qui soit connue de quelque dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avois eue à m'en débarrasser un jour qu'elle m'avoit accroché, et, voyant qu'elle venoit droit sur moi, je pris le seul parti qui me restoit dans ce péril extrême, et, choisissant l'endroit le moins élevé, je me jetai à bas de la terrasse, et, descendant toujours par un petit sentier assez difficile, je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la rivière. C'est là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singulière dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre; mais, madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aie l'honneur de vous en entretenir.

C'étoit la saison des beaux jours, et je respirois sans contrainte, éloigné des fâcheux; mais

ma mauvaise humeur ne m'avoit point quitté, et j'étois en train de trouver à redire à tout. « Quoi! disois-je, me promenant lentement le long des rives de la Seine, c'étoit dans ces lieux, maintenant si sauvages, que la plus belle cour du monde venoit autrefois étaler sa magnificence et sa galanterie! Quelle solitude! quels objets ignobles au lieu des chasses et des promenades que j'y ai vues! » Je m'arrêtai à ces mots, et, regardant avec mépris le courant de l'eau : « Qui croiroit, dis-je, que cette pitoyable rivière, où il ne paroît pas un chat, vienne de passer au travers de la capitale de France, et qu'elle ne coule qu'à quatre pas des palais du plus grand roi du monde? Voilà l'endroit où tant de beautés venoient baigner leurs appas! Oui, c'est justement où ce coquin de chasse-marée vient d'abreuver ses chevaux. » Je me sentis outré de cette profanation, et, m'en prenant à la pauvre rivière, je changeai de style pour la mieux gronder. L'indignation, comme vous savez, inspire les vers aussi bien que l'amour. Voici les mauvaises rimes qu'elle me fournit :

O solitaire et triste Seine!
Vos bords abandonnés m'inspirent plus d'ennui
Que la terrasse même où le chagrin promène
Tant de fâcheux, plus importuns que lui.
On ne voit sur votre rivage

Que quelques malheureux troupeaux
Suivis de nymphes de village,
Qui, les escortant en sabots,
Mêlent un chant triste et sauvage
Au murmure de leurs pourceaux;
Et sur le courant de vos eaux
On voit en pompeux étalage
Deux ou trois grands vilains bateaux
Où les souris tiennent ménage
Sous le bled ou le foin entassés par monceaux,
Ou bien sur le dernier étage
D'une voiture de fagots.
Rivière, en été si chétive
Qu'on en compteroit les sablons,
Et dont l'eau basse à peine en a pour les poissons,
Quand vous désertez votre rive,
N'est-ce pas vous que nous voyons
Prisonnière en hiver, quand l'âpre froid captive
Vos ondes dessous ses glaçons?
On ne voit sur vos bords que des bergers à hotte,
Et des ânes buvant votre eau.
Adieu, j'aimerois mieux parler à un ruisseau;
Adieu, rivière antique; adieu, pauvre vieillotte.

Je m'éloignois de ces bords après mon compliment, lorsque la surface de l'eau commença tout à coup à se troubler, sans que le moindre vent parût l'agiter; et, après deux ou trois gros bouillonnements, je vis s'élever du milieu de la

rivière quelque chose qui m'effraya d'abord; mais, dès que je fus assez revenu de ma surprise pour y attacher les yeux, l'étonnement et l'admiration succédèrent à ma première frayeur :

D'une femme sous la figure,
Je vis s'élever hors de l'eau
Le corps le mieux fait, le plus beau
Qu'ait jamais formé la nature.
Sa gorge et ses bras étoient nus,
Tout l'étoit jusqu'à la ceinture.
Vous allez croire à voir cette peinture,
Sans doute que c'étoit la déesse Vénus?
Mais écoutez la fin de l'aventure.
Ses lèvres étoient de corail;
Ses dents, que j'entrevis, étoient couleur de perle;
Ses beaux cheveux, noirs comme un merle,
Et des plus vives fleurs son teint formoit l'émail.
L'esprit tout plein d'inquiétude :
« Qui que vous soyez, dis-je, ô beauté! que je vois,
Qui méritez de voir tous les cœurs sous vos lois,
Excusez mon incertitude,
Et daignez m'informer quels honneurs je vous dois.»
La belle, après avoir toussé deux ou trois fois,
Fit une espèce de prélude
Comme pour accorder sa voix;
Et puis, d'un air touchant et tendre,
Mais d'un ton qui rendroit tout l'Opéra jaloux,
Si l'Opéra pouvoit l'entendre,

Elle dit en bémol: « Me reconnoissez-vous?
— Oui, vous êtes une sirène;
Mais, dis-je, au nom de Dieu! que faites-vous ici?
— Non, dit-elle; je suis déesse de la Seine.
Vous vous moquerez de ceci;
Mais cependant ce qui m'amène
Est pour vous dire un mot en allant à Poissi.
—Moi, madame! Vraiment, vous prenez trop de peine.

« Mais vous me permettrez, dis-je, de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous me voulez persuader. Je me souviens, dans le prologue de quelque opéra, d'avoir vu la nymphe de la Seine qui s'entretenoit avec les Tuileries; et, sans vous offenser, elle étoit mise tout d'un autre air. Elle avoit une coiffure fort élevée, composée de plumes et de pierreries; des engageantes qui lui tomboient jusqu'aux genoux. D'une main elle tenoit un éventail, et de l'autre un mouchoir. Son corps de jupe étoit fort serré, et sa queue n'entroit sur le théâtre qu'un quart d'heure après elle, tant elle étoit magnifique! Et vous voilà nue comme la main; non que j'y trouve à redire, mais je gagerois bien que ce qu'on ne voit pas de vous n'est pas le plus beau, et que l'eau nous cache une certaine queue de poisson qui n'est guère du goût de celui qui a l'honneur de vous entretenir. Non, madame; vous n'êtes qu'une sirène, et, pour preuve de

cela, vous ne sauriez vous exprimer qu'en chantant. »

Je la vis sourire à ces mots, et par un mouvement imperceptible, se coulant sur la face de l'eau, dans cette situation de demi-bain elle approcha du bord où j'étois, et me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un buste qui ne cédoit point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de bouts rimés. Je m'éloignois par respect, lorsque, me faisant signe d'approcher et se penchant un peu, elle me dit assez bas et d'un air de mystère :

« Vous, qui sans profiter avez lu tant d'écrits,
Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer parfois de vieux débris
De quelque auteur chéri des filles de Mémoire ;
Qui des plus bas rimeurs n'eussiez pas eu le prix
Quand en plein Hélicon on vous auroit fait boire ;
Vous qui craignez tant les esprits,
Et qui les craignez sans y croire ;
Qui pour mon caractère avez tant de mépris,
Que vous me regardez en monstre de la foire ;
Vous enfin, dont le cœur nouvellement épris...
— Oui, voilà, dis-je, mon histoire,
Divinité d'un fleuve aussi beau que la Loire.
Mais qui vous en a tant appris ?
— Ces bords, dit-elle alors, qui servent de passage
Aux habitants de tous ces lieux,

Nous exposeroient à leurs yeux ;
Et je veux à vous seul accorder l'avantage
D'un entretien secret avec les demi-dieux.
Dessous ce même endroit où j'ai paru sur l'onde,
Des voûtes d'un brillant cristal
Forment une grotte profonde,
Dont la nacre partout, et partout le corail,
Ornent le liquide portail ;
Où la richesse et le travail...
Mais suivez-moi pour voir le plus beau lieu du monde.

— Je veux croire, dis-je, un peu surpris de cette proposition, que vous êtes logée le plus magnifiquement du monde là-bas ; mais, outre que je n'aime point à faire le plongeon, et que je ne durerois pas longtemps entre deux eaux, comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide, si votre déité avoit eu quelque attention pour moi dans ces occasions, elle verroit bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous quand je suis mouillé.

— Eh bien ! dit-elle, assez choquée de mon refus, puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous, il faut, malgré votre incrédulité ou votre foiblesse, avoir des égards pour l'une et l'autre et s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins. Au milieu de cette prochaine prairie, il y a une espèce de

grotte rustique, invisible aux yeux des mortels. Ce n'est, à la vérité, qu'une chaumière en comparaison du lieu où je voulois vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons, où il vous a plu de me dire si agréablement qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes poissons. Aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particulière? » A ces mots, elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau sur les yeux avec le doigt du milieu; et, voyant que j'en avois tressailli : « Ne craignez, dit-elle, aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous ne verriez pas le lieu où nous allons. » Elle sortit, à ces mots, entièrement de l'eau; elle n'avoit qu'un jupon de gaze transparente, et la moiteur l'avoit tellement collé autour d'elle qu'elle auroit aussi bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps, mais, quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux ni d'un tour plus achevé, tant de merveilles ne me causèrent que de l'admiration.

« Il faut, dis-je tout bas, que telles déités
Soient des viandes assez creuses,
Permises dans le temps de nos austérités,
Comme est la chair des maquereuses :
Les âmes les plus scrupuleuses
Pourroient bien regarder de telles nudités.

La blancheur de son corps la blanche neige efface;
Mais aussi son corps est de glace;
Car tout ce que d'appas on voit
Ne m'inspire qu'un froid extrême;
Oui, sans doute, son sang est froid,
Et c'est un ragoût de carême. »

J'avois à peine achevé cette méditation téméraire que je me crus transporté par quelque enchantement dans un palais, le plus magnifique et le plus agréable du monde. La nouveauté et le bon goût régnoient dans son architecture; ils étoient répandus sur les fontaines et le jardin au milieu duquel il étoit situé. « Quoi! dis-je, nous avons déjà fait trois lieues, et dans un instant nous voilà arrivés à Trianon? » Elle ne daigna pas seulement me répondre; mais, comme si elle avoit pitié de la pauvreté d'une telle pensée, haussant ses épaules d'ivoire et souriant dédaigneusement, elle me fit entrer dans un cabinet orné de tout ce que l'antiquité et les siècles modernes ont produit de plus rare et de plus éclatant, et, se couchant sur un superbe canapé, elle me contraignit, après quelques difficultés que j'en fis, de prendre un siége auprès d'elle; et, après m'avoir regardé quelque temps assez fixement, elle me parla en ces termes :

HISTOIRE DE ZENEYDE.

« Ce n'est point le hasard qui fait que je m'adresse à vous ; c'est encore moins l'espérance de trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans tout ce qu'on veut. Je vous soupçonnerois plutôt d'être dans l'autre extrémité ; mais, comme je sais que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribue, et que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit, donnez-y seulement votre attention, et je vous dispense du reste, pourvu que vous fassiez un usage tel que je le désire d'une histoire qui n'est ni faite à plaisir, ni contée pour vous amuser. Les aventures en sont, à la vérité, de date fort ancienne, et vous paroîtront peut-être imaginaires ; mais il n'importe que vous ne les croyiez pas, pourvu que vous les reteniez. Vous savez d'ailleurs vous taire, ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler. Voilà ce que je demande, car, dans les choses que j'ai à vous communiquer, il s'en trouvera qui exciteront votre curiosité ; d'autres qui choqueront la vraisemblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une et l'autre, et vous imposer dès à présent

un silence à l'épreuve de toutes les surprises : car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens, et le moindre mot dont vous les interrompriez me déroberoit à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos désirs sur ce qui me regarde.

« Je ne suis point ce que je vous parois, je n'ai pas de tout temps été ce que je suis ; mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déjà témoin de quelques effets de ma puissance ; cependant elle est bornée, mais infiniment plus étendue que celle des mortels. Écoutez-moi sans vous effrayer. Ce que vous avez appris de fabuleux, selon vous, touchant les cabalistes, n'est ni entièrement vrai ni tout à fait supposé, puisqu'il est constant que dans le vague des airs, au fond de la terre et dans le sein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant à la malignité ; et ces esprits invisibles, au lieu de régler les éléments qu'ils habitent, sont souvent cause des désordres qu'on y remarque, puisque les tremblements de terre, le débordement des rivières, les orages, les tonnerres et les tourbillons, sont les effets de leurs caprices, et non pas de ces causes naturelles que vos philosophes n'ont fait qu'embrouiller en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une puissance supérieure,

illimitée, éternelle et incompréhensible, qu'ils disposent du destin des choses d'ici-bas. Mais ce seroit rebuter d'abord votre attention que de m'étendre davantage sur ce sujet; il en a fallu toucher quelque chose avant que de commencer mon histoire.

« Je suis donc depuis un certain temps du nombre de ces génies; mais, ô ciel! que l'aventure qui me donna cette espèce d'immortalité fut fatale à ce qui pouvoit faire le bonheur de ma vie, et qu'il m'en coûte de cuisants chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle! »

A ces mots, levant les yeux au ciel, elle poussa quelques soupirs, et, malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler le long de ses joues et tomber sur sa belle gorge des larmes si naturelles au milieu d'un silence touchant, que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bientôt, et, m'ayant témoigné par un regard plein de langueur qu'elle n'étoit pas insensible à mon attendrissement : « Gardez, dit-elle, cette compassion obligeante pour la suite de ce discours : vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvements de votre pitié; et cependant recevez la confidence entière que je vais vous faire de ce que je suis, comme vous le devez; méritez-la par votre discrétion.

Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez, moi et mon histoire, pour des illusions, souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. » A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque temps avec beaucoup d'attention, elle s'avança vers moi, et, tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon respect, me pencher sur elle d'une manière assez familière. Son visage touchoit le mien, et il me parut animé d'une chaleur très-vive et très-différente de cette insensibilité que je l'avois accusée de répandre sur moi lorsqu'elle étoit sortie de l'eau.

Son haleine étoit pure et fraîche, et cette divinité, que j'avois soupçonnée un peu marécageuse, n'avoit rien qui sentît le bourbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit dans une confidence que j'eusse souhaitée plus longue! Mais elle s'en lassa apparemment et quitta ma perruque. « Il y auroit trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte et qu'on nous laisse seuls! » Je me tournai, et, ne voyant personne dans le salon, je crus que cet ordre s'adressoit à moi; et, me levant déjà... : « Non, dit-elle, ne bougez; je parle à quelques-unes de mes filles, qui causoient sur la cheminée dans le gobelet de

porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriois; ces trois mouches qui sont à présent sur le bord de la fenêtre sont les filles dont je vous parle. Vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. » Alors les filles d'honneur s'envolèrent, et leur maîtresse continua son discours de cette manière :

« Il ne m'est pas permis de lire absolument dans le fond des cœurs, mais je connois presque toutes les pensées par les mouvements subits ou violents qu'excitent la joie, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies soumis à mes volontés m'informent de tout ce qui se passe assez loin à la ronde; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces esprits subalternes telle figure qu'il me plaît, et c'est par leur ministère que je sais, par exemple, tout ce qui se passe à votre cour, et connois le caractère de tous ceux qui la composent. — Quelle connoissance! dis-je en moi-même, et que... — Paix! dit-elle; écoutez-moi. C'est d'ordinaire comme des mouches que mes émissaires vont faire leurs découvertes; ils en font plus de diligence et sont moins observés. Comptez donc que ces mouches importunes, qui s'obstinent à revenir plus on les chasse, ne sont autre chose que de ces sortes d'espions. Mais mon règne n'est pas de toute l'année, car, dès que les

hirondelles disparoissent, il s'évanouit avec moi, et, comme si j'étois entièrement anéantie, je ne sais ce que je deviens jusqu'à leur retour; et alors, sans savoir comment, je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légère idée de ce que je suis. Il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez-vous toujours, en écoutant un récit assez long et plein d'événements extraordinaires, qu'il ne vous est pas permis de l'interrompre.

« Il y a douze cents ans que j'arrivai à la cour de.... »

A ces mots, portant un doigt sur sa bouche comme j'allois l'interrompre : « Prenez garde, dit-elle; c'est pour la dernière fois que je vous en avertis. »

« J'avois, poursuivit-elle, environ vingt ans quand l'ambassadeur de Childéric me conduisit à Troyes, capitale alors de la nouvelle monarchie des François. Mais, pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures, il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa depuis la fondation de cette monarchie jusqu'au temps dont je vous parle.

« Vous savez que le premier roi de France fut Pharamond, ou plutôt vous le croyez sur la foi des histoires. Celui qu'on veut dire s'appeloit Mellaubaudès; et, si vous en avez une idée

conforme à ce que vous en ont dit ou les romans, ou des écrivains même plus sérieux, vous trouverez bien à décompter à l'égard de ses aventures, son caractère et sa figure. Mellaubaudès, que j'appellerai pourtant Pharamond, pour ne vous pas choquer par ce nom barbare, étoit seigneur de la Petite-Pierre, lieu sauvage en ce temps-là, et habité par des brigands qui pilloient impunément tout ce qu'ils trouvoient de plus foible qu'eux. Pharamond, à leur tête, profitant du désordre et des révolutions qui menaçoient l'Empire romain, forma des desseins bien au-dessus de ses forces, mais non pas de son ambition. L'espoir du butin et la douceur du libertinage avoient tellement grossi son parti, qu'il quitta ses montagnes, descendit dans l'Alsace comme un torrent, et, l'ayant ravagée, passa le Rhin, et pénétra jusque bien avant dans la Franconie. Il y trouva un certain Ascarie, qui, faisant le même métier que lui, ne put souffrir de concurrent dans le projet de s'établir dans ces cantons. Il rechassa au-delà du Rhin Pharamond, qui, après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en deçà de ce fleuve, vint enfin s'établir dans les pays situés entre la Lorraine, la Franche-Comté et la Champagne : il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puissant de ceux qui lui pouvoient faire tête dans ces cantons, étoit occupé à s'af-

fermir dans la Bourgogne, qu'il venoit d'enlever aux Romains; et, loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond, il l'aima mieux pour voisin que des ennemis comme eux. Il se repentit bientôt de l'assistance qu'il lui avoit donnée. Stilicon, maître absolu de l'Empire d'occident, par la foiblesse d'Honorius, commençant à s'alarmer des soulèvements qu'il avoit lui-même causés pour se rendre nécessaire, envoya de nouvelles légions dans les Gaules pour faire cesser les murmures qui s'élevoient contre lui. Curion, qui les commandoit, attaqua Gondioche, peu affermi dans ses nouveaux États, le poussa partout, et le contraignit de s'enfermer dans la capitale des Bourguignons, sans que Pharamond, dont il avoit vainement imploré l'assistance à son tour, se mît en peine de le secourir. Il envoya lui reprocher son ingratitude pour la dernière fois, et ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité quelque chose de plus précieux, à son égard, que son royaume ou sa vie même, que renfermoient les remparts de Dijon. Pharamond, qui avoit donné le temps aux Romains de s'affoiblir en ruinant son voisin, craignit qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui avec un pareil succès, s'il leur permettoit de l'opprimer entièrement. C'est pourquoi, laissant à son fils Clodion la poursuite des conquêtes qu'il avoit commencées du côté de la Champagne, il

rassembla toutes ses forces, marcha contre les Romains à grandes journées, les surprit; et, ayant forcé leur camp, leur défaite fut si entière et si sanglante, que le seul prisonnier que l'on fit fut l'infortuné Curion.

« Le vainqueur, chargé des dépouilles des Romains, entra triomphant dans la ville qu'il venoit de délivrer, entouré d'aigles et de faisceaux, et traînant après lui le général romain chargé de fers. La promptitude d'une si grande victoire avoit prévenu Gondioche dans le dessein d'y participer; il n'eut que le temps de recevoir son libérateur à la porte de la ville. Jusque-là les louanges et les acclamations d'un peuple qu'il venoit de délivrer avoient été les seuls objets de son attention; mais, en arrivant au palais où Gondioche l'avoit conduit, il vit la belle Rosemonde, et il en fut ébloui. C'étoit l'effet ordinaire que produisoit une beauté dont la mémoire se conserve encore parmi les hommes. Vous allez voir si sa mémoire a mérité d'être éternisée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda tout couvert d'une gloire acquise par la défaite et la honte des Romains. Quel spectacle pour une âme prévenue d'une haine mortelle contre eux! Rosemonde n'y fut pas insensible; il parut à ses yeux comme un héros, un dieu, ou le plus charmant des mortels. Voici comme il étoit fait ce jour-là; car il en restoit un portrait

à la cour de Childéric, quand j'y arrivai. Il étoit petit, mais fort gros; ses épaules étoient hautes, sa taille courte, et ses bras longs; son visage étoit à peu près comme sa taille, hors quelque chose de féroce et de grand tout ensemble qu'on pouvoit remarquer dans ses regards. Quant à son habillement, il portoit un turban garni de trois grandes plumes de coq; un manteau de drap vert, qui ne lui descendoit pas plus bas que la ceinture, couvroit un petit buffle de la même longueur : à ce manteau étoit attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendoit entre les épaules; et il avoit de petites bottines de chamois qui ne lui venoient qu'à mi-jambe.

— Voilà, dis-je en moi-même, le petit Mellaubaudès fort noblement mis, et d'un air bien auguste pour donner de l'amour! et il falloit que la belle Rosemonde ne fût pas.....

— La belle Rosemonde, poursuivit la nymphe (comme si j'eusse parlé), en fut charmée, malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire; et l'âme de Pharamond, assez susceptible malgré sa férocité, ne put voir ce qu'il y avoit alors de plus parfait au monde, à l'égard de la beauté, sans en être enflammé. Gondioche s'y étoit attendu; mais il n'avoit pas cru que la personne de Pharamond dût faire le même effet sur elle. Il en

soupiroit de douleur et de jalousie dans le temps qu'un désir de vengeance ranima la haine et les ressentiments de Rosemonde contre le nom romain. Elle s'y abandonna; et, armant ses beaux yeux de tous leurs traits : « Roi des François, dit-elle en les tournant vers Pharamond, couronne ce que Rosemonde te doit aujourd'hui pour la liberté et la vie, par un don qui ne lui sera guère moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le général des Romains; rends-moi l'arbitre de sa destinée.» Pharamond, qui venoit de se livrer lui-même, n'avoit garde de lui refuser son prisonnier. On fit venir le malheureux Romain, que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il étoit sans ordonner qu'on lui ôtât ses fers. « Arrête, Gondioche, dit la fière Rosemonde; tu as trop peu de part au malheur de celui qui te mettoit dans l'état dont tu le veux tirer, pour être en droit de lui rendre ce généreux office. Qu'on l'enferme, poursuivit-elle, dans les cachots, jusqu'à ce que je sois déterminée sur le genre de son supplice. » Le pauvre Curion ne se démentit point; et, soutenant sa disgrâce et son arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome, il ne daigna seulement pas tourner ses regards sur celle qui donnoit ce cruel ordre.

Les tournois et les festins, que Pharamond aimoit à l'excès, furent les marques de la recon-

noissance de Gondioche; mais il les donnoit avec répugnance à un homme qu'il commençoit de haïr; car Rosemonde en donnoit de plus précieuses, et ne s'en contraignoit pas. Pharamond, maître dans la cour de Gondioche, n'avoit pas plus d'égards pour sa présence; il ne le put souffrir, et se retira sous prétexte de rassembler ses troupes. Cependant ces deux amants, si différents dans leur figure, et si ressemblants dans leurs inclinations, préféroient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains, qui traînoient dans leurs armées ce qui pouvoit servir à la pompe et aux spectacles, leur avoit fourni des gladiateurs : ils en virent les combats sanglants avec avidité, et Rosemonde ne s'en fût point rassasiée si on n'eût averti Pharamond qu'on avoit aussi trouvé des lions et des tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveilloit toute la cruauté de l'inhumaine. Elle en parut transportée; et, levant les yeux au ciel : « Dieux tout justes, s'écria-t-elle, je vous rends grâces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens. Je n'ai plus à délibérer ; heureuse si, avec Curion, je pouvois immoler tous les Romains aux mânes que j'espère apaiser par ce sacrifice! Je jure qu'ils périroient comme lui, et n'auroient d'autre sépulture que les entrailles des

bêtes. Qu'on lui fasse savoir, dit-elle, que dans trois jours il sera exposé aux lions, et que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus longtemps sentir l'horreur du supplice qui l'attend.

— Quel diable, dis-je à part, possédoit cette furie!.....

— Je vais vous le dire, poursuivit la belle Naïade : cependant, ajouta-t-elle en souriant, vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi; mais il faudra que je promène un peu votre attention, et que je m'écarte de mon sujet pour vous dire celui de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle étoit fille d'Até, qui l'avoit donnée en mariage à Radagaise. Ces deux hommes, considérables et puissants dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle, l'avoient soulevée contre les Romains; et, ayant des intelligences dans Trèves, ils avoient appelé Gondioche pour se joindre à eux, et surprendre cette ville. Le fils de Stilicon gouvernoit alors ces provinces, et s'étoit établi dans Trèves; il secondoit parfaitement le dessein que son père avoit eu de susciter des troubles à l'Empire de ce côté-là. Il étoit cruel et voluptueux, assemblage de qualités très-propres à dégoûter les peuples du joug romain : cependant, comme ses violences et sa cruauté le tenoient dans une juste défiance de tout, tout étoit plein de ses es-

pions. Il fut averti de ce qui se tramoit dans la ville; et, après avoir tiré par les tourments tout l'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choses en état de recevoir Até et Radagaise. Ceux-ci, trompés par les signaux, s'emparèrent avec empressement d'une porte qu'on leur tint ouverte, et, entrant des premiers, se livrèrent imprudemment à leur ennemi. On s'en saisit, et la moitié de leurs troupes étant entrée, on les enferma; et, les ayant tous passés au fil de l'épée, à la réserve des deux chefs, on sortit sur le reste, qui reçut le même traitement, hors un petit nombre échappé à la faveur des ténèbres, ou à la lassitude de ceux qui avoient égorgé leurs compagnons. Mais, par les cruautés où les prisonniers se virent exposés ensuite, ils eurent lieu d'envier le destin de ceux que la première fureur des armes n'avoit pas épargnés. On les donna pendant plusieurs jours en spectacle dans les arènes aux soldats romains, où ils servoient de pâture aux bêtes, ou périssoient en combattant, comme des gladiateurs, les uns contre les autres. Cependant, quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté, il épargnoit Até et Radagaise pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde, à la première nouvelle de leur défaite, avoit senti ce qu'ont de plus vif

la douleur et le désespoir; elle en fut tellement transportée, qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes, pour tâcher de le fléchir en leur faveur. Le traitement qu'on faisoit aux malheureux qu'on avoit pris lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étoient les auteurs de la révolte. Elle venoit d'épouser Radagaise, et l'aimoit avec violence; mais la tendresse qu'elle avoit pour son père alloit encore au-delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer, et former le dessein de la posséder, ne furent qu'une même chose pour lui : il la releva de ses pieds où elle s'étoit jetée; et, n'ayant donné que les premiers moments à l'admiration de sa beauté, et à un certain respect que le sexe imprime quand il possède ce rare avantage, il lui fit bientôt connoître à quel prix elle devoit espérer la vie de ceux pour qui elle venoit intercéder. La fière Rosemonde sentit augmenter, à cette connoissance, toute la haine dont elle étoit prévenue pour le nom romain; et, oubliant le péril des siens pour suivre les mouvements de son indignation, elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant : cela ne fit qu'irriter sa colère, et augmenter ses désirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer, et protesta que le moindre

refus qu'elle feroit le lendemain de répondre à sa passion, seroit la sentence de son mari et de son père; que cependant il lui seroit permis de consulter l'un et l'autre sur une résolution qui ne leur devoit pas être indifférente. Il faudroit trop étendre mon récit en cet endroit pour vous dire tout ce qui se passa, et tout ce qui se dit de tendre et de passionné dans cette triste entrevue. Le temps fatal qu'on avoit donné à Rosemonde étoit presque expiré sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimoit; extrémité moins dure que celle de vivre et de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint savoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son maître. A cette réponse, le ministre des volontés du gouverneur commanda de dépouiller les prisonniers, de les battre de verges, et ensuite de les traîner aux arènes pour être livrés aux bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le temps à la désolée Rosemonde de se reconnoître; elle se vit saisie par des soldats, pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimoit plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint lorsqu'elle vit son père et son mari dépouillés, près de subir toute l'horreur d'une mort ignominieuse. Elle n'en put soutenir le spectacle, et sur le point que les bourreaux levoient les bras sur eux : « Arrêtez,

s'écria-t-elle, qu'on me mène au tyran. » A ces mots, sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisoit frémir, elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon sans savoir ce qu'elle faisoit, ou plutôt elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible que l'état où elle avoit vû ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Mais, pendant qu'elle prenoit un parti si odieux pour les sauver, le Romain, livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendue, avoit oublié de suspendre son premier arrêt, et les ministres de ses ordres, trop empressés à les exécuter, ne surent point que la malheureuse Rosemonde avoit obtenu la grâce de son père et de son mari. L'un et l'autre furent déchirés par les bêtes après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le temps d'envisager ce qu'avoit de funeste et d'horrible l'état où elle se trouvoit à cette nouvelle. La garnison romaine étoit sortie pour voir ce sanglant spectacle dans les arènes; et, pendant ce temps, la ville soulevée massacra tous les Romains qui y étoient restés, et le gouverneur n'eut que le temps de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même temps; et, trouvant les cohortes romaines attachées à forcer les portes de la ville, que les conjurés avoient fermées, il fondit sur elles, les tailla en pièces, entra dans la ville, la donna au pillage à ses

troupes, et de tout le butin qui s'y fit ne prenant pour lui que ce qu'il y avoit de plus mauvais, il épousa l'indigne Rosemonde, et l'emmena dans ses États.

Voilà le sujet des ressentiments auxquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avoit juré. Pharamond non-seulement consentit à cette cruauté, mais donna des applaudissements à la piété dont elle vengeoit sur un innocent la mort d'un père et d'un mari, elle qui en avoit si bien récompensé le coupable. Cependant Gondioche, qu'ils avoient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtoient dans l'amour et dans la cruauté, avoit rassemblé tout ce qu'il avoit de troupes, et marchoit pour punir une femme infidèle, et se venger d'un perfide qui ne l'avoit secouru que pour violer les droits de l'hospitalité, et lui donner la loi dans ses États : mais Pharamond, heureux contre lui de toutes les manières, défit ses troupes, le tua de sa propre main, s'empara de tous ses États, fut reçu de Rosemonde comme s'il eût triomphé du plus mortel de ses ennemis; et, de la même main qu'il venoit d'ensanglanter par la mort de son mari, il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passoient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendoit aussi loin que ses conquêtes. Il s'étoit rendu maître de Châlons, de Reims et de Troyes, et avoit entrepris le siége

de la plus forte place qu'occupoient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond, de la haine et de l'envie à Rosemonde. Elle venoit de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche et lui; elle vouloit qu'il régnât; et, pour perdre le successeur légitime, elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions et de tout l'ombrage qu'elle lui en vouloit donner. Clodion reçut ordre de suspendre le progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son père; il n'y obéit pas, parce que les ennemis préparoient le secours d'une place qu'il étoit sur le point de prendre. Il la força; et ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son père s'avançoit à grandes journées : cette dernière victoire augmenta sa jalousie; et Rosemonde, qui s'étoit emparée de son esprit comme de son cœur, n'eut pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent, enflé de gloire et de prospérités, le soleil levant que les peuples et les soldats adoroient, et qui se croyoit déjà en droit de désobéir à son père et à son roi, n'en demeureroit pas là dès qu'il seroit ennuyé d'attendre sa couronne. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer un homme qui se sentoit capable des sentiments et des desseins dont on accusoit son fils. Clodion cependant en étoit si éloigné qu'il quitta l'armée, et se rendit en diligence auprès

de son père. Quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit arrêter par son ordre, au lieu des louanges et des caresses qu'il en attendoit. Il parla, pour se justifier, avec tant de grâce et de hauteur, que Pharamond, qui ne put le convaincre, sentit augmenter sa méfiance et sa haine pour son innocence, et l'injure qu'il lui faisoit. Il n'en étoit pas de même de Rosemonde : son cœur fut changé pour lui dès qu'il parut et qu'il lui parla. Le foible de son âme étoit la gloire; et elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avoit fait dans Pharamond, qui lui devenoit odieux; et, comme l'impétuosité régloit tous les mouvements de son cœur, elle résolut de s'en défaire sans songer si cela la conduiroit au but de ses désirs. La fortune lui épargna ce crime, et Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde, entraînée par son nouvel entêtement, et pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avoit encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle put animer les siens, et se fit un mérite de détester l'injustice et la dureté d'un mari qui venoit d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignoit si mal à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec admiration; mais l'horreur qu'il avoit conçue pour des cruautés dont le bruit étoit parvenu jusqu'à

lui, le défendit contre ses attraits; ou plutôt il n'y avoït plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avoit tant soumis. Il n'osa pourtant la revoir; et, sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseilloit, et que méritoient toutes les méchancetés dont on l'accusoit, il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardenne, où, dans l'horreur des remords et les langueurs d'une longue prison, elle finit misérablement ses jours, peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie, et moins regrettée après sa mort.

Tels furent les aventures et le caractère de deux personnes fameuses sans doute dans l'histoire, mais d'une manière bien différente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion, après avoir affermi ce que son père avoit usurpé ou conquis en Bourgogne, et mis ordre à ce que le fils de Rosemonde ne fût pas en état de lui disputer un jour la succession de son père, il tourna ses pas et ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un long séjour; et, ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtés, il porta ses armes ailleurs, et fit de nouvelles conquêtes qu'il ne posséda pas tranquillement. Le fameux Aétius, général des Romains, commençoit à rétablir partout les affaires de l'empire; et Clodion, le plus puissant de ceux qui s'étoient nouvellement établis sur

ses débris, cédoit partout où il trouvoit en tête ce grand capitaine. Il voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres, jusqu'où il avoit porté ses armes, contre cet ennemi redoutable; mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avoit ramassé toutes ses forces, qu'il abandonna non-seulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des pays qu'il venoit de conquérir; et, repoussé jusque dans les limites de ses premiers États, il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde, fille de Gondioche et de Rosemonde. Elle n'avoit rien de sa mère; beaucoup de douceur, beaucoup de modestie, et fort peu de beauté, établirent son mérite auprès de Clodion, qui sembloit en ce temps-là ne rien tant fuir ni tant craindre que celles que la beauté distinguoit le plus. Il n'avoit pas toujours été de ce goût. Troyes, une de ses premières conquêtes en guerre, fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette ville, s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée; et Clodion, dans l'ardeur bouillante de la jeunesse et des premiers mouvements de sa colère, étoit résolu d'y mettre tout à feu et à sang, lorsque Gertrude, fille du gouverneur, trouva grâce devant ce vainqueur irrité. Elle étoit blonde; son teint avoit de l'éclat, sa taille une

grâce extrême; et, sur un visage où brilloient tous les avantages de la première jeunesse, on voyoit régner l'innocence et la pudeur; des regards timides, qu'elle n'osa de long-temps tourner sur Clodion, avoient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demandèrent, et ce qu'ils ne demandoient pas. Sa vie et sa liberté, avec celles d'un peuple près d'éprouver toutes les désolations de la guerre, ne furent pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il étoit aimable en sa personne; et, couvert de tant de gloire à son âge, quel cœur pouvoit lui résister? Celui de Gertrude ne se rendit pourtant de long-temps; le respect, inséparable du véritable amour, étoit mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnoit à la modeste Gertrude. Cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentiments ne pouvoit souffrir qu'on la recherchât par des voies qui choquoient sa modestie. La disproportion étoit grande entre leurs naissances et leurs conditions : cependant la résistance de Gertrude, fondée sur la noblesse de ses sentiments et l'austérité de sa vertu, lui tint lieu de tout. Il promit de l'épouser dès qu'il en seroit maître par le consentement ou la mort de son père. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs d'une maîtresse adorée que l'espoir de la posséder par des voies

légitimes, et ce que les paroles les plus tendres, les soupirs et les pleurs lui donnèrent de consolation à son départ. Gertrude avoit paru au comble de ses vœux lorsque son amant avoit enfin déclaré qu'il l'épouseroit : tout flattoit sa tendresse pour lui ; et cette tendresse s'accordoit avec sa gloire. Cependant, au milieu de tant de bonheur, elle paroissoit souvent accablée d'une profonde tristesse ; et, dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment oublient ensemble le reste de la terre, un noir chagrin l'enlevoit aux douceurs que goûtoit son cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages et des respects que lui attiroient sa nouvelle fortune et le rang où elle étoit destinée, elle s'imposa un exil volontaire, et ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusoit. Il y avoit alors auprès de Troyes une femme extraordinaire et qui passoit pour magicienne : elle s'appeloit Alboflède, quoique ce fût apparemment la même dont nos auteurs et nos traditions font tant de mention sous le nom de Mélusine ; et je ne comprends pas pourquoi la postérité affecte si souvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des temps qui la précèdent.

Cette femme avoit établi sa demeure dans une isle que forme la Seine, deux lieues au-

dessus de Troyes. Sa maison, située sur le bord de la rivière, avançoit sur une galerie soutenue de piliers de marbre jusque bien avant sur l'eau : il y avoit au-dessous des lieux propres et commodes pour le bain. Un jardin rempli de fleurs curieuses, et orné des plus rares plantes, toujours soigneusement cultivé, s'étendoit le long du fleuve. Peu de magnificence, mais un arrangement et une propreté extraordinaire rendoient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avoit pas chez elle un seul domestique qui fût visible; et cependant on y trouvoit toutes les commodités de la vie, sans savoir comment ni par qui on étoit servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au commerce du monde pendant l'absence de son amant : elle ne voulut qu'une seule de ses femmes; et il ne fut permis qu'à un frère, qu'elle aimoit tendrement, de la voir. Alboflède avoit de l'amitié pour le père de son hôtesse : on tenoit qu'elle lui avoit enseigné la magie; d'autres, que leurs engagements étoient d'une autre nature, et que Gertrude étoit sa fille : ce qui ne paroissoit pas croyable, puisque ce qu'il y a de plus difforme et de plus horrible dans la vieillesse et la laideur, se voyoit dans Alboflède, sans qu'il y eût personne qui se souvînt d'avoir seulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle étoit, à ce qu'on prétendoit, fille d'un

ancien druide fort savant dans l'astrologie, qui, ayant fait son horoscope, trouva qu'elle devoit surpasser toutes les femmes en beauté et en légèreté. Il trouva ce dernier article de trop; et, ayant inutilement refeuilleté tous ses livres, dans l'espérance qu'il s'y étoit mépris, il le trouva toujours, et fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coquetterie que son étoile lui promettoit; mais le druide ne savoit pas que c'étoit à l'égard du corps que son destin favorable lui accordoit tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite, que tous ceux qui la voyoient en étoient éperdus; mais personne n'en étoit plus entêté qu'elle-même. Son père, qui le connut, jugea que cette préoccupation étoit le premier effet de son penchant fatal aux engagements; et, voulant tirer quelque utilité pour elle de cette foiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle étoit si folle dépendoit de sa fierté, et que le premier commerce d'amour qu'elle auroit la rendroit aussi laide qu'elle étoit belle; que l'unique moyen d'éviter ce malheur étoit d'éviter tous les hommes; que, pour pouvoir les fuir, il ne falloit pas leur donner le temps de parler; et que, dès qu'on s'amusoit à les écouter, on ne pouvoit presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne falloit pas tant de leçons pour une personne

qui méprisoit tout ce qui n'étoit point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçoit ses appas, lui donna quelque alarme. En vain une foule d'amants se déclaroit chaque jour pour elle ; en vain les échos répétoient sans cesse son beau nom ; et en vain tous les arbres en étoient brodés; rien ne la touchoit que l'éclat de ses beaux yeux ; et de cette cohue de soupirants, qui l'auroient obsédée éternellement, elle sut se débarrasser ou par les rigueurs, ou par la fuite. Les amants respectueux mouroient donc doucement de langueur, selon l'ordre et la coutume, sans lui donner beaucoup de peine; mais il s'en trouvoit de téméraires, et quelquefois d'importuns, qui lui faisoient souvent exercer son talent.

Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, et d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté, lorsqu'elle étoit occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde pour jouir paisiblement du plaisir ingrat de s'adorer, et de se lorgner dans les lieux les plus écartés. L'Amour s'en offensa, et résolut de venger les amants qu'elle abandonnoit, par le malheur le plus sensible qui pût lui arriver.

De mille charmes qui brilloient dans sa personne, le moindre étoit celui de ses cheveux ; ils étoient pourtant de la plus belle couleur du

monde, si longs et si épais, qu'ils la couvroient entièrement quand elle vouloit. Un jour qu'elle les peignoit au bord d'une rivière où elle s'étoit baignée, un cerf plus blanc que la neige, poursuivi par des chasseurs, se lança dans l'eau; et, pendant que ceux qui le poursuivoient cherchoient un gué, il passa la rivière à la nage, et se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paroissoit n'en pouvoir plus de lassitude, et sembloit lui demander sa protection par des regards tristes et languissants. Jamais rien ne lui avoit paru si beau, ni si digne de compassion; elle mit la main dessus pour le caresser et le consoler : mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment; car, dans le péril qui la menaçoit, elle eut recours au moyen infaillible qu'elle crut avoir pour s'en garantir. Elle étoit presque nue; et, la pudeur ajoutant une nouvelle vîtesse à sa légèreté ordinaire, elle voloit au lieu de courir; mais on eût dit que cet amant téméraire, à qui l'Amour venoit de prêter ses ailes les plus rapides, avoit encore retenu sa qualité de cerf; car tout ce que la nymphe pouvoit faire étoit de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitoit ses cheveux pendant cette course précipitée; mais elle étoit trop jalouse de la moindre de ses beautés pour les voir ainsi exposées aux yeux d'un profane qu'elle fuyoit; et, se jetant dans

le premier bois pour se dérober à ses regards, elle donna dans le piége fatal qu'elle vouloit éviter. A peine y eut-elle fait quelques pas, que ses beaux cheveux se prirent à tous les buissons de son passage; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un amant respectueux; mais celui qui la poursuivoit ne l'étoit pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses cheveux s'étoient embarrassés. Ce fut alors qu'elle eut beau prier, menacer et se défendre; par malheur, celui à qui elle parloit n'étoit pas un perdeur d'occasions; il ne l'aimoit pas assez pour la craindre, et la trouva trop belle pour lui obéir; enfin le cruel dieu d'amour, qui a vouloit punir, la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisants du temps disoient, en contant cette histoire, qu'elle ne s'étoit point trop désespérée après son aventure, et que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en pût consoler, s'il ne lui en avoit pas coûté tous ses appas; mais, après cette perte, la vie lui devint odieuse : elle fuyoit les fontaines autant qu'elle les avoit cherchées avant cet horrible changement; et cependant un changement qui lui faisoit tant verser de larmes étoit purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vaines quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne! C'est

souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin, lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le père d'Alboflède l'avoit trompée pour la rendre sage; toutes les menaces qu'il lui avoit faites de perdre sa beauté en perdant son innocence, étoient des malheurs supposés, et jamais elle n'avoit brillé de tant de charmes que depuis qu'elle croyoit les avoir perdus. Elle n'avoit garde d'être détrompée; et, au lieu de s'en éclaircir, tous ces miroirs champêtres, où elle avoit passé de si doux moments à s'entretenir avec ses beaux yeux, étoïent devenus son aversion la plus grande. Elle pleuroit nuit et jour un malheur qui n'étoit que dans son imagination; mais en est-il de plus grand que ceux qui sont de cette nature? Les fées enfin eurent pitié d'elle, et, voulant la soulager, mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir, qui, pour la consoler, promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderoit; mais en même temps elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle alloit demander, parce que, l'ayant obtenu, l'octroi en étoit irrévocable. Hélas! quel nouveau piége pour la malheureuse Alboflède! Pouvoit-elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupoit éternellement? Elle voulut qu'on la changeât dans l'instant depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'on rendît sa

figure aussi différente de ce qu'elle étoit qu'il seroit possible. Il lui fut accordé; et à peine avoit-elle achevé de parler qu'elle devint si affreuse, que la fée en eut peur et s'enfuit. Peu de temps après cette métamorphose, une autre fée se présenta sur son passage, comme elle cherchoit à se mirer quelque part. La fée lui offrit encore un don; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait; tant son empressement étoit grand! La grâce qu'elle demanda enfin, fut de pouvoir vivre, dans toute la beauté où elle étoit, autant d'années qu'elle avoit de cheveux à la tête. La petite déesse haussa les épaules à cette requête insensée; mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée, comme elle crut, dans la possession d'une beauté dont elle avoit établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyoit lui être revenus avec ses appas, qu'elle courut avec ardeur à la première fontaine pour jouir du plaisir de se revoir après une si longue absence; mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée et si contrefaite, qu'elle en eut horreur. Cette figure, qui représentoit tout ce qu'il y a de dégoûtant dans la décrépitude, avoit pour tout ornement trois vilains cheveux gris à la tête. Elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait; mais, lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes que son étonnement lui faisoit

faire, elle ne douta point de son malheur; et elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se miroit, dès qu'elle le connut. Enfin, après avoir renouvelé les premiers regrets qu'elle avoit donnés à la perte de sa beauté, elle se consola un peu de ce qu'elle n'avoit plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation étoit de compter tous les moments qui l'approchoient de son dernier terme, de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartés, et d'errer la nuit parmi les déserts et les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie, elle étoit enfin parvenue au douzième mois de sa dernière année, et comptoit n'avoir plus que quelques jours à traîner l'odieuse figure où son destin l'avoit condamnée, lorsque, après avoir erré pendant une nuit obscure au travers des rochers et des précipices, où elle tentoit inutilement de se perdre, elle arriva enfin auprès de cette même isle où elle s'est établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandoit une si grande clarté sur les objets d'alentour, qu'on les distinguoit comme en plein jour. Sa plus grande aversion, après elle-même, étoit pour la lumière; cependant elle fut saisie d'une curiosité si violente de savoir d'où cela procédoit, qu'elle passa la rivière pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit nègre endormi qui portoit un carcan garni de pierreries si brillantes, qu'elles éblouissoient. Elle

fut long-temps sans oser seulement s'approcher de lui; car il lui parut encore plus laid qu'elle n'étoit elle-même. A la fin, vaincue par un désir extrême de s'emparer d'un trésor qui n'étoit attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanouir par sa laideur, et plus encore par son haleine; elle défit le carcan; mais, comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux; elle voulut fuir; mais elle avoit perdu avec sa beauté toute vîtesse. Le Maure, sans empressement pour le vol qu'elle lui venoit de faire, lui dit que le bijou étoit encore plus précieux qu'elle ne croyoit; il lui permit de se l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repasseroit la rivière à l'instant. Cette loi ne lui parut pas dure : elle n'avoit plus que quelques jours à vivre, et cependant elle fut ravie d'être en possession de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau, entourée de mille rayons de lumière : mais quel fut son étonnement lorsque tout cet éclat fut effacé par celui de sa première beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joie ne dura guère; elle étoit trop immodérée pour cela. Quel fut son désespoir lorsque le petit vilain lui proposa, ou de rendre le carcan, ou de se donner à lui!... Elle lui jeta d'abord à la tête, pleine d'indignation et de mépris, ce trésor, tout précieux qu'il étoit;

mais, s'étant voulu revoir dans l'eau ensuite, elle frémit, et tourna les yeux sur le Maure. Il étoit détestable depuis la tête jusqu'aux pieds : cependant, après avoir bien marchandé, elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari étoit grand magicien; mais il n'en savoit pas assez pour casser entièrement l'arrêt des fées; car, dès que le jour fut venu, Alboflède parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de sa maîtresse dans le jus d'une herbe qui le rendit si fort que rien ne le pouvoit rompre ni arracher, lui enseigna son art : elle connoissoit l'avenir, commandoit aux éléments, et, quand il lui plaisoit, elle exerçoit le pouvoir de la magie dans toute son étendue. Occupée de tant de connoissances relevées, elle revint insensiblement de cette foiblesse extrême qu'elle avoit eue pour sa beauté; et le petit nègre, qui n'avoit eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui étoit revenue, lui laissa son isle et ses enchantements et disparut.

Cette fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'histoire véritable que vous écoutiez. Reprenons-en le fil.

Clodion avoit succédé à son père, comme j'ai déjà dit. Il y avoit six mois qu'il étoit éloigné de sa chère Gertrude, six siècles pour une passion

comme la sienne. Elle n'étoit point sortie un seul moment de son souvenir pendant tout ce temps, et l'absence, qui affoiblit souvent la tendresse la plus fidèle, surtout au milieu des grandes occupations, n'avoit fait qu'augmenter la sienne. Il se mit en chemin, plein du désir de revoir et de rendre heureux ce qu'il adoroit, charme sans doute le plus doux qu'on puisse goûter en aimant! Il se la figuroit, à chaque pas qu'il approchoit d'elle, abîmée de douleur pour son absence, et mourant de langueur et d'impatience pour son retour. Quel plaisir de faire cesser tant d'inquiétudes en devenant heureux! Un homme possédé de ces flatteuses idées va d'ordinaire bien vîte : aussi prévint-il par son arrivée le bruit même de son départ pour Troyes. Sa surprise de n'y point trouver Gertrude fut égale à celle qu'il avoit cru lui causer par sa présence inopinée. Il n'y avoit que son frère qui sût le parti qu'elle avoit pris. Clodion, alarmé de ce que personne ne lui en pouvoit dire des nouvelles, fit chercher ce frère, qu'on eut bien de la peine à déterrer, tant il sembloit que tout conspirât à le désespérer dans son impatience. Mais, lorsque avec tout l'empressement et le désordre que l'amour mêlé de crainte inspire, il lui eut fait cent questions à la fois sur sa sœur, et qu'il le vit interdit et confus, il ne douta point qu'elle ne fût morte, et s'abandonna au

désespoir et à la fureur tout ensemble. Le frère de sa maîtresse en craignit les effets, et, s'étant excusé sur la défense qu'elle lui avoit faite de révéler le lieu de sa retraite, il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joie n'avoit succédé à un état aussi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avoient réduit. On lui redonnoit la vie en l'assurant de celle de sa chère maîtresse : c'étoit assez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les rameurs les plus forts et les plus experts qu'on put trouver. Il s'y embarqua avec son seul conducteur, et, toujours rempli de la gentillesse qu'il y auroit à surprendre agréablement sa maîtresse, il retint tous ceux que son frère vouloit envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduisoient le bateau le faisoient aller d'une vîtesse extrême, tandis qu'il n'avançoit presque point au gré du plus impatient des hommes. Il étoit si transporté de l'espérance de voir en peu de moments sa charmante Gertrude qu'il ne se pouvoit contenir, et sollicitoit les rameurs, déjà excédés par les efforts qu'ils faisoient, de les redoubler encore. Tantôt il embrassoit le frère de sa maîtresse, et tantôt il lui reprochoit sa cruauté de l'avoir laissé un moment dans une incertitude qui lui avoit presque coûté la vie. Mais, au lieu de répondre à ses caresses et à cent questions tendres et confuses qu'il lui faisoit sur sa sœur,

il garda toujours un silence obstiné, et sembla tenté, à chaque fois que Clodion l'embrassa, de se jeter dans la rivière avec lui. Enfin, tandis que le prince admiroit la froideur morne et chagrine dont on recevoit ses caresses, son petit bateau aborda sous cette galerie qui s'avançoit sur le fleuve. Dans le temps qu'il sautoit à terre, il crut entendre quelques gémissements dans la maison. Tout alarmoit son amour. Il appela le frère de Gertrude pour le conduire, qui, sortant du bateau avec beaucoup de lenteur et de répugnance, le jeta de nouveau dans la surprise. A mesure qu'ils avançoient, cette voix plaintive sembloit se hausser; à la fin, ce furent des cris si aigus et si perçants qu'il ne douta plus qu'on ne fît quelque violence à la personne qui les poussoit. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partoient, et vit à terre sa fidèle Gertrude entre les bras d'une vieille, et auprès d'elle une petite créature qu'elle venoit de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille et de l'enfant, dans le temps que la mère, revenue de l'évanouissement où l'avoit jetée la dernière douleur, ouvroit foiblement les yeux. Ciel! quel objet les frappa, et que la vue de celui qu'elle aimoit plus que sa vie lui parut affreuse dans l'état où elle étoit! Un second évanouissement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalousie et la fureur rendoient

de beaux combats dans l'âme de Clodion. Ils ne durèrent pas longtemps : sa maîtresse revint par de nouvelles douleurs. Ses cris pitoyables et l'agitation violente qu'elles lui causèrent firent céder l'indignation de son amant à un reste de tendresse ; et déjà il se mettoit en devoir d'assister Alboflède, fort occupée à la secourir dans ses convulsions, lorsque après de nouveaux efforts elle donna un compagnon au petit enfant dont elle venoit d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidélité outrée, le changement que souffrit son visage dans ces tourments, et le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence, effacèrent en un instant de l'âme de Clodion tout ce qui l'avoit intéressé pour elle. Il regagna son petit bateau, aussi occupé de la bizarrerie de son aventure pendant le retour qu'il l'avoit été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur, sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisoit préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auroient sans cesse renouvelé l'idée d'une aventure qu'il vouloit oublier, il vit un jour Alboflède au milieu d'un cabinet où il s'étoit enfermé pour écrire. La surprise que lui causèrent sa figure et sa présence inopinée cédoit à une espèce de respect dont il ne put se défendre pour elle, lorsqu'elle

lui parla en ces termes : « La malheureuse Gertrude n'est plus ; elle fut innocente de l'infidélité dont tu crois avoir vu les témoignages. Mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage pour la justifier : c'est au temps seul qu'il est réservé de rétablir sa réputation. Cependant sois persuadé que nul d'entre les hommes n'a séduit son innocence ni triomphé de sa vertu, et Clodion seul, de tous les mortels... — Clodion, s'écria le prince en l'interrompant brusquement, n'est peut-être pas, sans le savoir, père des enfants qu'il a vus naître ! Cependant j'en aurai soin, sans examiner qui l'est ; et je dirai, de plus, que je ne suis pas insensible au malheur de leur mère, malgré tout ce qui devroit l'effacer pour jamais de mon souvenir. — Oublie-la, dit-elle, puisque tu ne t'en souviendrois que pour outrager sa mémoire ; mais apprends que ce qu'elle laisse sera peut-être un jour arbitre de la destinée des tiens. » A ces mots, il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parloit qu'il fut contraint d'en détourner les siens, et ne la vit plus lorsqu'ils la recherchèrent. Mais achevons succinctement ses aventures et son règne. Il tourna dès lors toutes ses pensées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour ; et ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, et dans lequel les tendresses du cœur

n'avoient assurément point de part. Mais il vouloit des successeurs; cependant il n'en eut point, quoique la vertueuse Clotilde lui eût donné un fils et une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition et la guerre allumée de toutes parts l'en tirèrent pour le porter partout où il crut profiter du désordre où étoient pour lors les affaires de l'empire. Le succès ne fut pas toujours heureux pour lui dans cette entreprise. Le grand Aétius avoit arrêté sur le penchant de sa ruine cette vaste puissance que son propre poids sembloit entraîner, et partout où Clodion l'eut en tête ce fut à son désavantage, Cependant ce qu'il y avoit d'aventuriers qui cherchoient la gloire ou la fortune venoient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeureroit point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étoient signalés avec le plus de distinction, il avoit honoré de son estime et comblé de bienfaits un jeune inconnu qui n'avoit pas manqué une occasion de se faire remarquer. Sa personne étoit agréable, et, profitant du penchant que le roi avoit pour lui, son assiduité le rendit l'objet de ses libéralités et de l'envie des courtisans : car la faveur n'a non plus de bornes dans son accroissement que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau favori étoit

toute la connoissance qu'on avoit de lui : il se faisoit appeler Méroué. Le roi, pour combler sa fortune, lui fit épouser une sœur aînée de sa femme, dont il n'avoit pas voulu parce qu'elle étoit belle.

C'étoit l'usage, dès ce temps-là, de mener la cour à la guerre lorsque le roi y alloit; et, comme les événements en sont incertains, les dames, au lieu d'assister aux victoires et aux triomphes, voyoient quelquefois le contraire.

Ces noces, célébrées auprès de Laon, pensèrent être fatales aux François. Clodion s'étoit avancé pour couvrir cette place, que les Romains sembloient menacer. Le vigilant Aétius ne douta point que l'éloignement de son camp et les réjouissances où les ennemis s'abandonneroient ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé, et, tombant sur eux à la pointe du jour, il les trouva accablés de vin et de sommeil, sans gardes et sans défense. Méroué fut le premier en état de les recevoir, et, courant au quartier du roi à la première alarme, rallia ce qu'il put à la hâte, le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avoient déjà environné, et, après l'avoir sauvé, fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs. La reine tomba, heureusement pour elle, entre les mains du général ennemi. Elle fut traitée avec tout le respect dû à son caractère, et renvoyée

trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion : Aétius, attiré ailleurs pour la défense de l'empire, lui donna le temps de se remettre.

Les conseils de Méroué, aussi sage qu'il étoit vaillant, n'aidèrent pas peu Clodion à établir une puissante monarchie en peu d'années. Il avoit une opinion si avantageuse de tout ce qui regardoit son favori, qu'il ne le pouvoit croire lorsqu'il avouoit franchement qu'il croyoit sa naissance obscure toutes les fois qu'il lui en parloit. « Je n'en rougirai point, seigneur, lui disoit-il; nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune. Content de mériter que ma naissance réponde à celle où vous m'avez élevé, je vous dirai que tout ce que j'en sais est qu'une vieille femme, horriblement laide, m'a fait élever dans un endroit délicieux; elle m'en a chassé dès qu'elle a cru que j'étois en état de me produire par mon mérite, ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières que j'ai portées ont été à votre service. Un papier fermé que cette vieille m'a donné pour vous rendre, et que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'oser présenter, vous en dira peut-être davantage. » Clodion, le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours, ouvrit avec émotion le papier qu'il lui présenta, et y lut ces mots :

Méroué, fils de Gertrude, tient le jour d'un père immortel; le témoignage d'Albofléde doit suffire pour confirmer cette vérité.

Clodion, ayant rêvé quelques moments après cette lecture, embrassa tendrement Méroué, et lui dit, en souriant, qu'il n'étoit point question de son père; que, mortel ou immortel, il n'en avoit pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude; mais qu'il lui pardonnoit sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime et sa confiance pour lui allèrent toujours en augmentant, et Méroué régnoit effectivement pendant les dernières années du règne de son maître; mais il les rendoit glorieuses par les avantages signalés qui étendirent ses États pendant la guerre, et il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos et l'abondance aux sujets de sa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avoit établi le siége de sa royauté, ayant confié l'État, et son fils même à Méroué pendant la foiblesse de son âge. Il reçut l'un et l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter par ses soins et sa fidélité de tout ce qu'il devoit à la mémoire de Clodion; mais bientôt la fortune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée pour s'opposer aux barbares qui, après avoir désolé les terres de l'empire sous la conduite d'Attila, s'étoient

répandus dans toutes les provinces voisines : le danger étoit pressant ; la confiance que les troupes avoient en la valeur et la conduite de Méroué leur fit mépriser ce péril ; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable que sous un roi. Ils méprisoient la stupidité du fils de Clodion, déjà en âge de porter les armes, et cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mère. Il fallut céder : Méroué fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée, et proclamé roi des François avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire. Le ciel sembla, par toutes sortes d'heureux succès, approuver cette injustice.

Il joignit ses troupes à celles du grand Aétius ; et ces deux fameux capitaines ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orléans, qu'ils avoient assiégé, après l'avoir encore affoiblie par plusieurs combats, joignirent enfin le roi des Huns dans les plaines de Châlons, où il avoit rassemblé et déployé cette multitude innombrable de combattants, et l'attaquèrent avec tant de valeur et de succès, que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion, alarmée au premier bruit de l'ingratitude et de la perfidie dont elle accusoit l'ambition de Méroué, n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisoit de n'avoir accepté le titre de roi que pour le con-

server à son fils. Elle se sauva avec ce fils et une fille, sans s'amuser aux pleurs de sa sœur, ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari ; rien ne put la rassurer.

Elle avoit donc été trouver Attila avant sa dernière défaite, lui avoit confié la personne et la fortune du prince ; et, après avoir reçu des assurances de châtier l'usurpateur et de rétablir son fils, elle méditoit de se retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avoit encore des partisans. Mais, ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit couroit que son fils avoit péri, elle se détermina enfin à chercher un asile auprès d'Aétius, de qui elle avoit déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée, comme ce grand homme venoit d'y ramener l'armée romaine, tandis que Méroué, ayant rétabli la tranquillité dans ses États, étoit aussi de retour dans la capitale des François. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clotilde lui avoit fait prendre : mais, la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée de toutes parts, il se consola enfin dans la possession d'une couronne qui sembloit désormais lui appartenir par la loi même de son premier fondateur, aussi bien que par le choix des François.

Depuis ce temps-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune : les prospérités prévenoient

ses vœux, et tous ses projets étoient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses États pour n'avoir que ce bonheur à désirer: il en visita toutes les provinces, comblé partout de bénédictions et de louanges. Il sembloit chercher à établir le siége de sa domination, au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditoit de l'embellir. Troyes enfin le détermina; il regardoit cette ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en étoit pas heureuse; mais la foiblesse des grands hommes est de vouloir combattre la nature, et de vaincre toutes les difficultés par l'art et la profusion, plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres, quelque raisonnables qu'ils les connoissent.

Méroué donna beaucoup de temps à la recherche inutile de la fameuse Alboflède; rien ne put lui en donner des nouvelles. Il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avoit rendu tant d'oracles; et ce fut là que, pour en éterniser la mémoire, il déploya sa magnificence, en épuisant tout ce que pouvoient l'art et l'invention pour rendre cette petite isle la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflède s'étoient trouvées dans

le temps qu'on travailloit à l'embellir; qu'entre plusieurs prédictions elles contenoient l'aventure de Gertrude, qui, se baignant aux bords de cette isle, fut surprise par le Dieu du fleuve; qu'elle en eut les jumeaux dont Méroué étoit l'aîné; et que, tandis qu'elle donnoit ses soins à sa première enfance, l'autre fut rendu à son père. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son roi.

Mais pendant que Méroué établissoit à Troyes le séjour enchanté de sa demeure, et la foi d'une origine que les esprits forts de ce temps-là traitoient de fabuleuse, voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien étoit alors empereur, prince si abandonné à tous les excès où son mauvais naturel et ses plaisirs l'entraînoient, que le vertueux Aétius, avec toute l'autorité que ses services lui donnoient sur son esprit, pouvoit à peine s'opposer à ses violences.

L'accueil que Clotilde et sa fille trouvèrent dans l'asile que leur donna ce grand homme, surpassa leur espérance. Aquilée étoit alors le siége de l'empire : car depuis que Rome, abandonnée par le foible Honorius, avoit été livrée à la fureur des barbares, ses successeurs sembloient avoir entièrement déserté une ville si

longtemps maîtresse de l'univers. Aétius n'oublia rien de ce que la magnificence et la politesse d'une nation qui traitoit les autres de barbares, pouvoient offrir pour adoucir les malheurs d'une grande reine; mais, pour lui assurer sa protection, il falloit, avant toutes choses, lui trouver un asile contre une puissance supérieure. La fille de Clodion étoit d'une beauté peu commune; ainsi le premier soin d'Aétius fut de la cacher aux yeux de son maître. Une maison agréable et magnifique, qu'il avoit à quelques milles d'Aquilée, fut la retraite des princesses. Elles y étoient servies avec tout le respect et tous les égards qui étoient dus à leur caractère; et, si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature, c'étoit sans doute dans cette douce et tranquille retraite qu'elle eût pu les oublier : mais elle venoit de perdre un fils, objet de sa tendresse et de ses plus chères espérances : elle se voyoit fugitive dans une cour où sa fille, reste unique de la race de Clodion, n'osoit seulement paroître, condamnée à passer ses beaux jours dans une solitude éternelle, ou à commettre ses charmes et son innocence à la discrétion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse reine, que son courage fier et orgueilleux ne le put supporter; et, rongée d'un chagrin perpétuel, elle y succomba enfin, et mourut entre les bras d'une fille

désolée, que, dans un âge si tendre et une fortune si déplorable, elle laissoit sans aucun appui que la générosité d'un homme qui avoit autrefois été l'ennemi de sa maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aétius; mais le triste état où elle laissoit la princesse redoubla sa tendresse pour elle, et l'intéressa tellement dans sa fortune, qu'il l'adopta. Ce n'étoit point la faire descendre du rang où elle étoit née; et vous savez ce que c'étoit qu'un citoyen romain dans le temps de la république. Aétius étoit patrice; et dans celui du bas-empire cette dignité, d'où l'on montoit souvent au trône, n'étoit pas tenue pour inférieure à celle des rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité : tant de noblesse et de vertus brilloient dans les sentiments de la princesse, que la seule inquiétude du Romain étoit de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeoient de la cacher; mais il résolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune sénateur, étoit ce qu'il y avoit alors de plus digne d'elle à la cour; il étoit de tous les plaisirs de l'empereur, sans participer aux désordres où ses débauches le plongeoient. Aétius, le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une jeunesse corrompue, autant qu'il s'étoit distingué dans les périls de la guerre, jeta les yeux sur lui pour hé-

riter de ses richesses immenses, et posséder un trésor encore plus précieux dans la chère fille qu'il lui destinoit. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit, et la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien : le temps ne fit qu'augmenter la passion de l'un, et la tendresse et l'estime de l'autre.

Valentinien consentit au mariage de son favori avec une étrangère ; et, aux instantes prières d'Aétius, il promit même qu'il n'assisteroit pas à leurs noces. Cet honneur avoit quelquefois été fatal aux Romains qui épousoient de belles femmes.

Jamais hymen ne s'étoit célébré sous des auspices plus heureux en apparence ; et c'est de ce mariage que l'infortunée Zeneyde est née, dernière d'un sang malheureux, que le courroux du ciel n'a point cessé de persécuter. »

A ces mots, de nouvelles larmes coulèrent des yeux de la belle Zeneyde ; car je me doutai bien alors que c'étoit elle : et, tandis qu'une douleur si vive, après tant de siècles, m'intéressoit pour elle, je trouvois quelque chose de si singulier à me voir tête à tête avec la petite fille du bon roi Clodion, que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire, qui n'auroit pas été de saison. Je regardois de tous mes yeux une personne qui, par son âge, pouvoit avoir été grand'mère d'un

patriarche; et qui, par sa beauté et sa fraîcheur, pouvoit passer pour la déesse du printemps. Elle connut d'abord ma pensée; et, continuant son discours :

« La fin de cette histoire, dit-elle, vous éclaircira un mystère qui vous embarrasse; mais, avant que d'y venir, je serai obligée d'allonger mon récit par des particularités d'aventures qui vous en paroîtront détachées en quelque manière : mais je tâcherai, en vous les contant, de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aétius espéra que la faveur de Maxime garantiroit sa femme des insultes que sa beauté avoit à craindre des emportements de Valentinien. Ma mère parut à sa cour comme un nouvel astre; elle effaça même l'impératrice Eudoxie, qui jusque-là n'y avoit rien vu qu'elle n'eût effacé; mais, au lieu des louanges dont cette nouvelle beauté faisoit retentir le palais, Valentinien demeura muet; et le plus susceptible de tous les hommes fut le seul qui ne marqua point d'attention pour elle. Maxime en loua les dieux; mais Aétius, qui connoissoit le cœur perfide de son maître, en tira un mauvais augure, et jugea dès lors qu'il ne falloit exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mère reçut avec joie une proposition qui convenoit à son humeur, et mettoit en repos l'esprit d'un mari

qu'elle aimoit tendrement. Elle prit congé de la cour dès le jour qu'elle y fut présentée, et il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avoient à craindre. L'empereur cependant, qui les avoit tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue, sentit par son absence augmenter ses désirs et son impatience; car, chez lui, les premiers mouvements d'une passion étoient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avoit encore pour les services d'Aétius l'avoient obligé à dissimuler pour un temps tout ce que cette fatale vue avoit allumé d'injustes feux dans son âme; mais, après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la cour, que l'impératrice même l'en eut sollicitée, et que la guerre piquante qu'il faisoit chaque jour à Maxime sur sa jalousie, fut aussi inutile que tout le reste, il se lassa de la contrainte où le tenoit une si longue dissimulation, et se préparoit aux dernières extrémités lorsque, sur le point qu'il l'alloit enlever, un affranchi de Maxime, dépositaire des secrets de son maître, vint révéler un mystère à Valentinien qui le fit changer de dessein. Il lui apprit que ma mère avoit donné une bague à son mari, qu'il tenoit si chère qu'il ne la quittoit jamais; qu'ils étoient convenus que, quelque ordre qu'il lui pût envoyer de paroître à la cour, elle n'y obéiroit pas à

moins que de voir ce gage de leur tendresse. Ce fut sur cet avis que l'artificieux et cruel empereur forma le projet d'un stratagème, qui ne lui réussit que trop. La passion dominante de Maxime étoit le jeu; Valentinien le savoit, et, ayant ordonné en secret à ce qu'il y avoit de plus adroit à ce pernicieux métier dans sa cour, d'entreprendre son favori, et de tâcher de le réduire à prendre de l'argent sur sa bague, ils y réussirent. La chose étoit difficile; il s'étonna qu'on ne voulût plus jouer sur sa parole, et qu'on refusât des pierreries de plus grand prix qu'une bague dont il s'obstinoit à ne se point défaire : mais il étoit piqué de sa perte; et, l'empereur n'étant point de la partie, il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouoit. Il ne s'en fut pas plutôt défait, à condition de la racheter après le jeu, qu'il reçut ordre de l'empereur, lorsqu'il y étoit le plus échauffé, de se rendre incessamment avec Aétius à quelques légions campées à une journée d'Aquilée, qu'on disoit s'être mutinées. Maxime donna dans le piége avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine étoit-il hors de la ville, que sa femme reçut la malheureuse bague des mains du scélérat affranchi. Cependant, malgré ce témoignage convaincant des volontés de son mari, elle balança long-temps avant de pouvoir se résoudre

à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le palais de Valentinien ; mais tout conspiroit à son malheur. L'affranchi de son mari, qu'elle savoit être le confident de ses plus secrettes pensées, se chargeoit de la conduire; et c'étoit chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendoit. Elle ne connoissoit point le palais : jugez de son étonnement lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'empereur au lieu de celui d'Eudoxie, et qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchoit son mari! Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayés; mais, au lieu de cette foule qui accompagnoit d'ordinaire le maître de ces lieux, elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle étoit trahie, et, voulant se retirer avec précipitation, elle trouva tous les passages fermés. Valentinien tâcha de la rassurer, et, s'approchant d'elle avec une profonde soumission, il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux et dans ses discours que des marques d'une passion très-respectueuse. Elle n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur et d'insinuant, pour la foiblesse du sexe, l'amour, l'ambition, le désespoir et les pleurs; mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Bientôt le tyran rentra dans son naturel, et ce fut alors que les prières, les pleurs et le désespoir auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour furent

aussi inutiles que ses cris et tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant Maxime, ayant eu des nouvelles en chemin que tout étoit paisible où il alloit, revint sur ses pas; et, voulant en rendre compte à l'empereur avant toutes choses, il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes, au lieu d'y rencontrer cette presse servile dont elles étoient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le temps qu'il s'en approchoit, et il en vit sortir son épouse. Jamais l'affreuse Gorgone ne parut avec tant d'horreur et de surprise aux yeux de ceux qu'elle changeoit en rochers que ma mère s'offroit alors aux siens, et on eût dit que cette vue, jadis si chère, venoit de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu, immobile et sans sentiment, tandis que ma mère, frappée comme d'un coup de foudre de voir que le premier témoin de son désordre étoit celui de qui elle vouloit se cacher pour jamais, baissa les yeux, et, détournant un visage où le désespoir étoit peint, elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation qu'elle étoit dans son appartement avant qu'il fût revenu de son étonnement. L'innocente et malheureuse princesse ne voulut point se donner le temps d'envisager toute l'horreur de sa destinée. Elle envoya prier Aétius de se rendre auprès d'elle en diligence, et, ayant fait préparer un bain, elle s'y mit et se coupa les

veines. Il arriva comme elle commençoit à sentir les premières défaillances; elle eut encore assez de force pour lui conter son aventure, et, lui ayant remis la fatale bague qui l'avoit séduite, elle parut consolée d'expirer entre les bras de son père, et de pouvoir réparer par sa mort l'outrage innocent qu'elle avoit fait à son mari. Aétius, pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de longtemps consoler Maxime; il appréhendoit tout de son impétuosité et de ses ressentiments. Il craignit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du prince; il craignit, d'un autre côté, que l'empereur n'en demeurât pas là, et que, pour sa propre sûreté, il ne portât l'injustice et la tyrannie jusqu'à l'extrémité contre un homme qu'il avoit trop offensé pour le laisser vivre. Mon père dissimula son désespoir autant qu'il le put; il feignit même d'entrer dans tout ce que son ami lui dit pour l'apaiser, et peu de temps après il porta sa douleur et ses ressentiments à la guerre qui venoit de recommencer entre le successeur d'Attila et les Romains.

En partant, Aétius fit à son maître, sur la noirceur de ce dernier crime, des reproches qui ne furent pas trop bien reçus. Il conjura l'impératrice de me prendre sous sa protection jusqu'à son retour, et partit avec Maxime. La victoire, à son ordinaire, l'accompagna partout; mais,

tandis qu'il triomphoit des ennemis de l'empire, Valentinien le désoloit. Il ne mit plus de bornes à ses cruautés et à ses violences pendant l'absence de celui qu'il commençoit à regarder comme un censeur importun de ses actions. Maxime sentoit une joie secrète dans le fond de son cœur à chaque nouvelle qu'il en arrivoit, pendant qu'il en coûtoit des larmes au généreux Aétius : car, bien loin que le temps eût étouffé dans l'âme du fier Romain le ressentiment d'une si cruelle injure, la violence qu'il se faisoit en la dissimulant augmentoit sa haine implacable contre le tyran. Dieux! de quels moyens se servit-il pour l'assouvir, et que ne peut point la fureur de se venger dans les âmes qu'elle possède! Maxime savoit trop qu'il n'y falloit pas songer tant que le fidèle Aétius veilleroit à la sûreté de son indigne maître; mais, décidé à se perdre lui-même ou à se venger, il ne balança point dans la résolution d'immoler son ami au désir furieux de laver dans le sang de son maître l'affront qu'il en avoit reçu. Aétius redoubloit ses reproches à chaque lettre qu'il lui envoyoit; mais celles que Maxime écrivoit à l'empereur étoient d'un autre style : la flatterie, appât aussi dangereux pour les scélérats et les tyrans qu'il l'est quelquefois pour les héros, étoit une insinuation infaillible pour persuader que le général des Romains ne prenoit la liberté de censurer les

défauts imaginaires de son empereur que parce qu'il portoit envie à ses vertus; qu'il étoit à craindre que le désir d'être en sa place ne le poussât à rendre son nom odieux aux légions, plutôt que cette tendresse qu'il affectoit pour la liberté des Romains et le repos de l'État; et qu'enfin un sujet que les soldats adoroient étoit toujours en possession de ne l'être plus dès que son ambition prendroit le dessus de la fidélité. Cet artifice, tout grossier qu'il étoit, réussit auprès d'un esprit ingrat et timide. Aétius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçoit son maître, et le commandement de l'armée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la cour qu'il fut assassiné aux pieds de l'empereur, où il s'étoit jeté pour le saluer. La nouvelle en vint bientôt à l'armée. Aussitôt une partie des légions courut à sa vengeance, tandis que dans Aquilée tout se souleva contre Valentinien, et ce furent ses propres gardes qui l'immolèrent aux mânes du grand Aétius et à la sûreté publique.

Mon père fut aussitôt proclamé empereur par le sénat et l'armée. A peine cette fortune put-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avoit pu sacrifier à sa vengeance sans envelopper dans sa perte le plus grand et le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'em-

pire, j'étois encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille; je l'étois encore moins aux révolutions qui changèrent en ce temps-là ma fortune. Je ne me souviens que d'avoir toujours été élevée comme fille de l'empereur, et je regardois Eudoxie comme ma mère. Maxime l'avoit épousée peu de temps après son élévation à l'empire. On ne sait si ce fut par politique ou par amour : il y avoit des raisons pour l'un et pour l'autre. Enfin, la mémoire odieuse de son prédécesseur et une forte inclination qu'il avoit pour la vertu rendirent bientôt son règne si agréable aux Romains qu'il jouissoit d'une tranquillité heureuse, lorsque Childéric, fils de Méroué, vint à sa cour. J'étois alors instruite des aventures de ma mère; j'y avois souvent donné des larmes, et j'avois conçu pour Méroué et toute sa race une aversion égale au tort que je crus qu'elle avoit fait à la nôtre. Cependant le prince Childéric venoit me demander lui-même en mariage. Méroué, le plus prudent des hommes, voulut, par l'alliance des Romains, assurer à son successeur la possession d'un État qu'il n'avoit cessé d'augmenter depuis qu'il le gouvernoit. Il commençoit à sentir les infirmités de l'âge, et il prévit que son fils, plus porté au penchant qui l'entraînoit vers les plaisirs qu'il ne paroissoit appliqué aux choses sérieuses, auroit besoin d'un protecteur tel que

l'empereur des Romains pour se maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune prince, j'étois pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire; et, lorsque le sujet de son voyage fut connu, je ne pouvois supporter la pensée de me voir unie avec un sang si fatal à ma famille sans en frémir. Mais sa présence changea un peu ces sentiments : tout étoit aimable dans sa personne. Grand et noble dans son air, ses manières étoient insinuantes et polies, son esprit plein de vivacité et d'agrément. Mais toutes ces qualités aimables ne firent qu'effacer de mon âme l'aversion dont j'étois prévenue, sans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avois pas encore douze ans, ma grande jeunesse fut peut-être cause qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on vouloit déjà me flatter. Peut-être aussi me négligeoit-il par la seule raison que je lui étois destinée. Cependant son père ne fut pas fâché du séjour qu'il fut obligé de faire à la cour romaine, en attendant que mon âge permît la célébration d'un hymen qu'il avoit fort à cœur. Il espéra que ce caractère de grandeur et de vertu dont le nom romain étoit encore en possession laisseroit dans l'esprit du prince des impressions opposées à celles qu'il y voyoit à regret. Childéric, pour ne point perdre de temps jusqu'à notre mariage,

porta ses vœux partout où il trouva des objets dignes de ses soins et de son inconstance. Il faisoit chaque jour des conquêtes, des infidélités et des jaloux; l'empereur même ne fut point exempt des alarmes que ce dangereux étranger donnoit aux maris des plus belles Romaines. Son étoile, fatale au lien conjugal, commença à troubler par sa maligne influence l'heureuse paix qui avoit régné dans la famille de Maxime depuis son mariage avec Eudoxie. Elle n'avoit plus cet éclat dont brille la première jeunesse, mais elle avoit encore beaucoup de beauté. Les assiduités, et enfin les regards d'un homme dont toutes les beautés se disputoient la conquête, furent des hommages qui flattèrent sa vanité peut-être plus qu'ils ne touchèrent son cœur. Maxime, qui l'aimoit passionnément, s'en aperçut. La raillerie aigre étoit son fort, et il disoit publiquement à l'impératrice toutes les duretés que sa nouvelle jalousie lui fournissoit sur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut piquée jusqu'au vif, et sentit déjà un repentir de l'avoir fait succéder dans son cœur au cruel Valentinien, qui dans toutes ses fureurs ne l'avoit jamais si maltraitée à son gré. Mais lorsque dans les picoteries qu'ils eurent en secret il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livroit à

Childéric avec la même facilité qu'elle l'avoit épousé, lui qui avoit fait assassiner son premier mari, sa rage parvint au dernier excès; mais elle la renferma dans le fond de son cœur, résolue que ce reproche offensant coûteroit la vie à celui qui se vantoit de l'avoir fait perdre à son époux. Elle se raccommoda avec Maxime pour pouvoir mieux le perdre. Il n'étoit plus question de ce qui les avoit brouillés; tout ce qui regardoit Childéric s'évanouit dans son âme pour y laisser régner le désir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire, elle le pressa de hâter notre mariage et de renvoyer incessamment un jeune étourdi qui n'avoit pas mérité l'alarme qu'il en avoit prise. Mais dans ce temps-là on reçut les nouvelles de la mort de Méroué, et son successeur, plus pressé de posséder une couronne qu'une maîtresse qui n'étoit pas de son choix, partit avec précipitation, remettant la conclusion de son hymen avec moi jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de temps après que l'empire romain, sujet à des révolutions fréquentes dans sa décadence, éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie, livrée sans cesse à sa haine et au désir de se venger, sous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua son dessein à un foible parti qui subsistoit à peine dans l'obscu-

rité, reste indigne des compagnons de débauche ou des ministres des cruautés de Valentinien. En ce temps-là Genséric, successeur d'Attila, si souvent vaincu par le grand Aétius, et enfin chassé des terres de l'empire peu avant la mort du fameux général, ayant rassemblé une armée de Goths et de Vandales, pratiquoit des intelligences dans Rome et s'y avançoit. Maxime en eut avis, et, dans le temps qu'il rassembloit ses légions pour s'opposer à ses desseins, il apprit que, s'en étant déjà rendu maître, il tournoit ses armes vers Aquilée, et qu'il s'y avançoit à grandes journées. A cette nouvelle, l'arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste empire qui fut jamais mit tout en confusion pour faire succomber les Romains sous un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans les troupes, l'effroi dans le sénat et le désordre dans la ville. Alors les complices du dessein de l'impératrice prirent leur temps. Plusieurs, ayant mis le feu en divers endroits de la ville, avertirent par ce signal les conjurés. Ils soulevèrent aussitôt la populace contre Maxime, qu'ils accusoient d'avoir livré Rome à la fureur des barbares par sa lâcheté et sa nonchalance. Ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant, avec plus d'audace et de fermeté que de prudence, se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffés et les plus téméraires;

mais, loin de réprimer leur fureur, ils lui lancèrent mille traits. Il se retira dans le palais pour n'être pas enveloppé, mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté et d'ardeur qu'il tomba percé de plusieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'étoit avancée plutôt pour assouvir sa haine et satisfaire sa vengeance que pour sauver un mari qui lui tendoit inutilement les bras, victime sans doute immolée par la justice céleste aux mânes du grand Aëtius, et non pas à l'expiation du parricide d'un maître ingrat et d'un cruel empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas longtemps le plaisir d'une vengeance barbare : Genséric parut auprès d'Aquilée, encore tout émue de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes; mais, détestant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme étoit coupable envers son mari, et frémissant de l'exemple dangereux qu'un peuple soulevé contre son maître donnoit à l'univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une place forcée, la livra à la fureur, à la brutalité et à l'avarice des soldats. Rien n'y fut épargné, excepté le dedans du palais, où le roi des Vandales s'étoit d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie, et peu de jours après on m'emmena avec elle à la suite de Genséric : triste jouet d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille aussi auguste que

peu digne de ses caprices et de ses persécutions!

Dieux! dans quel état pouvoit être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confusion et des cris qui retentissoient de tous côtés! L'aspect affreux des soldats qui s'approchèrent de moi pour me conduire au char où l'on avoit déjà mis Eudoxie acheva de m'ôter toute connoissance. Heureuse si je n'étois jamais revenue de cet évanouissement! »

La belle nymphe parut si saisie à ces mots que je craignis de la voir dans l'état dont elle venoit de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours : elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompoient, et, cédant à sa douleur, après m'avoir fait connoître le trouble où elle étoit par un regard tout languissant, elle porta la main à un cordon d'or et de soie qui étoit auprès d'elle. J'entendis, dès qu'elle l'eut tiré, un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des tuorbes et des clavecins, pendant qu'une vapeur parfumée, s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu à peu, et ne laissa qu'une odeur inconnue, qui me parut plus agréable que tout ce que j'avois jamais senti. Mais pendant

cette espèce de brouillard la déesse avoit disparu; le canapé même où elle s'étoit couchée ne paroissoit plus. « Ah! c'en est fait! dis-je alors; et, puisqu'on commence à démeubler, bientôt ce palais, avec tous ses ornements enchantés, s'évanouira, et je me trouverai seul au milieu de la prairie ou sous quelque buisson, incertain si j'aurai rêvé ou véritablement vu tout ceci. »

Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter sur ces réflexions : une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de hautbois et de violons, qui jouoient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles chaconnes de Lulli. Celle qui venoit d'entrer, et qui par ses airs sembloit se préparer à danser, étoit masquée; son habillement étoit peu différent de ceux de l'Opéra, hors que sa jupe étoit plus courte par devant, et que toutes les pierreries en étoient plus belles et plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras et qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas, un certain frissonnement d'admiration me saisit, tant je trouvai de grâces dans ce seul mouvement! « Dieux! dis-je, si le visage qu'elle nous cache étoit digne de cette taille, qu'il y auroit de danger pour ceux qui le verroient! » Tout le temps qu'elle dansa, je fus si transporté qu'elle auroit été contente de l'approbation que je lui donnois, si elle eût remarqué tous les changements de mon visage et toutes les fois que je

levois les yeux au ciel. Ses pieds, tournés à charmer, la justesse de leurs pas et de son oreille, sa grâce et sa légèreté, tout cela me parut si extraordinaire que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fut jamais. « O Hérode! m'écriai-je quand elle eut fait sa révérence, si la fille de ta maîtresse eût dansé de cet air devant toi, toutes les têtes de ta cour étoient à son service; et, honteux de la borner à la moitié de ton royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur et de tes États! » La danseuse n'entendit pas mon compliment, et je ne sais comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre le thé ou du café. Celles qui portoient la table la placèrent devant moi et se rangèrent de chaque côté, et la troisième, ayant posé l'équipage dessus, me fit une profonde révérence à sa manière : car, au lieu de plier les genoux et de s'abaisser, elle pencha la tête en arrière, et, tenant les bras étendus, elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage, et je crus d'abord qu'elle tomboit en défaillance; mais, s'étant redressée dans le moment, elle se tint devant moi, les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avoit les cheveux fort noirs; ses yeux étoient brillants, son teint vif et rem-

bruni; et de tout cela il se formoit un certain air spirituel et animé qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui étoit à ma droite avoit les cheveux du plus beau couleur de feu du monde; ses yeux étoient noirs, ses sourcils bruns, et jamais rousse n'eut les couleurs si éblouissantes; sa gorge et ses bras étoient de la même blancheur, et ses regards étoient si éveillés que je les trouvai pleins d'enjouement et de vivacité quand je tournai les yeux sur elle; et je la vis sourire comme si elle m'eût connu toute sa vie. L'autre étoit blonde, bien prise dans sa taille, quoiqu'elle eût assez d'embonpoint; son geste étoit naturel et gracieux; de grands yeux bleus chargés d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu sérieux, et sa tête, qu'elle penchoit nonchalamment, me firent juger que l'insensibilité n'étoit pas son défaut. Leurs parures et leurs habits étoient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, si ce n'est que leurs coiffures me parurent encore plus élevées, et qu'au lieu de rubans elles avoient de grandes aigrettes placées en différents endroits, qui à chaque mouvement de tête faisoient le plus agréable effet du monde; leurs corps étoient échancrés en pointe par devant, et découvroient un peu plus la gorge et les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avoit mis devant

moi. C'est là qu'il y auroit eu un champ fertile pour les faiseurs de descriptions; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornements ennuyeux et frivoles dont on allonge les narrations : c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage où ce qu'il y avoit de moins précieux étoient des cuillers d'or enrichies de gros diamants par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte et les gobelets; mais ce fut plutôt par politesse que par curiosité : je n'en avois alors que pour les princesses qui me tenoient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première, et je remarquai qu'elles avoient chacune une serviette au bras. Je trouvai dans les regards de la nymphe aux cheveux roux un accueil aussi gracieux et aussi agaçant que celui dont elle m'avoit honoré d'abord; l'autre étoit toujours dans sa tendre langueur, et celle qui étoit devant moi me demanda si j'avois agréable qu'on servît du thé. Ce fut alors que je m'aperçus de mon incivilité, et, me levant avec précipitation, je fis signe, après une profonde révérence, que je la remerciois. « Parlez, monsieur, dit-elle, parlez sans vous contraindre; vous pouvez, en l'absence de la divinité qui préside ici, rompre un silence qu'elle ne vous imposoit qu'à regret, et nous n'avons pas, comme elle, le don de lire dans les pensées. Il faut, s'il

vous plaît, expliquer les vôtres. » J'avoue que je fus ravi de cette permission, car, quoique je ne sois pas grand parleur, jamais rien ne m'avoit tant coûté que de me taire depuis qu'on me l'avoit ordonné. M'adressant donc à la petite brune qui venoit de parler :

« Non, mademoiselle, lui dis-je, je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire en les recevant; mais je vous conjure de me dire, premièrement, si je suis bien éveillé; en second lieu, si, me prenant pour un nouveau don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des demoiselles de votre air; et enfin ce qu'est devenue la divine personne qui m'a conduit en ces lieux et celle qui m'a fait l'honneur de danser devant moi. — Il y auroit, répondit-elle, un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe : il ne faudroit que vous couper le petit doigt ou vous ôter un œil, qu'on vous remettroit dans deux ou trois jours. Mais je ne crois pas, continua-t-elle en souriant, que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la nymphe, elle est à présent à Poissy; et, connoissant que les choses qu'elle avoit à vous dire renouvelleroient encore plus sensiblement sa douleur que celles qu'elle vous a déjà apprises, elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs avoient si souvent interrompu. Ainsi, si

vous aimez mieux m'écouter dès à présent que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie, mes compagnes me laisseront avec vous pour obéir à ses ordres. » A ces mots, les deux dames qui avoient apporté la table l'enlevèrent et ce qui étoit dessus, et sortirent, tandis que la belle brune prit un siége auprès de moi; et, sans rêver un seul moment aux choses qu'elle avoit à dire, elle continua ainsi l'histoire de Zeneyde.....

FIN DE ZENEYDE.



L'ENCHANTEUR FAUSTUS



L'ENCHANTEUR FAUSTUS

CONTE

BELLE Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusements
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt que votre présence
M'inspiroit dans ces lieux charmants
Où les Grâces et les Sorans
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agréments;
Car j'en ai quelque expérience.

Il est même certains moments
Où, malheur à qui vous encense,
Et dans ses discours ou ses chants
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite
En vous disant vos vérités?

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air, tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter que d'attraper votre ressemblance! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse; mais, pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Élisabeth, dont fut autrefois grand amiral en Irlande un grand grand-père ou trisaïeul de madame votre mère, étoit une mer-

veilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme. Tout cela étoit beau, mais elle étoit envieuse comme un chien, jalouse et cruelle, et cela gâtoit tout :

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté
Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle ;
Car, entre nous, de ce côté
La reine n'étoit point cruelle ;
Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avoit été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle ;
Mais, en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la renommée, qui dit le bien et le mal, avoit porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appeloit Fauste ; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-

même si cette Élisabeth, dont on parloit tant, étoit aussi merveilleuse en belles qualités qu'elle étoit endiablée sur les autres. Il en pouvoit être juge compétent : tout ce qui se passoit là-haut, au pays des étoiles et des planètes, lui étoit connu, et Satan lui obéissoit comme son chien. Il savoit tout plein de petits secrets pour rire et un million de tours de passe-passe qui ne faisoient ni bien ni mal, comme, par exemple, quand il vouloit, une duchesse couroit les champs après son cocher, et un archevêque passoit les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits à lui donner des sérénades. C'étoit lui qui le premier, en Angleterre, avoit enseigné à mettre dans certains jours de l'année du romarin, du pissenlit, des os de bécasse et autres curiosités de cette nature sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir la nuit, en songe, celui par qui elles ne le seroient plus. La reine, charmée des gentillesses qu'on en disoit, voulut le voir; et, dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyoit bien avoir elle-même tout l'esprit du monde, et n'avoit pas tort; elle se flattoit aussi d'être la plus belle personne de son royaume, mais il n'en étoit rien.

Un jour qu'elle s'étoit extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et

elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avoit cet air qu'au matin
Du soleil a l'avant-courrière :
Rien n'étoit si frais que son teint ;
C'étoit tout lis et tout jasmin
Mêlés de rose printanière :
Car, dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court étoit son vertugadin,
Et montroit depuis l'escarpin
Sa jambe presque tout entière :
Et, s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,
Comme qui diroit sans dessein,
Ce penchement montroit son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise ;
Tandis que sur sa blanche main
Rubis et diamants sans fin
Alloient brillant tout à leur aise.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva. C'étoit bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on pût voir au monde ; et, connoissant le foible de la reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi, choi-

sissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière comme pour tomber en foiblesse. La reine lui ayant demandé s'il se trouvoit mal, il dit que non, Dieu merci, mais que la gloire d'Assuérus l'avoit ébloui. Elle, qui savoit l'Ancien et le Nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse; mais, n'ayant pas alors son sceptre sur elle pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. « Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine? » lui dit-elle en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela il se donna au diable (le présent n'étoit pas nouveau), il se donna donc au diable que non-seulement il n'y avoit ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avoit jamais eu. « O Fauste, mon ami, lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles passés pouvoient revenir, il seroit aisé de voir que vous nous flattez.—Votre Majesté les veut-elle voir? dit-il; elle n'a qu'à dire, elle en aura bientôt le cœur net. » Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avoit eue depuis assez longtemps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous ima-

giner que ce que je vais dire soit une fable de ma façon : l'événement est tiré des mémoires d'un des beaux esprits de ce temps-là. C'étoit le chevalier Sydney, espèce de favori de la reine, qui parmi quelques faits particuliers de sa vie a mis cette aventure tout au long; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de vouloir bien passer dans une petite galerie qui étoit près de son appartement, tandis qu'il iroit chercher son livre, sa baguette et sa grande robe noire. Il ne fut pas longtemps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avoit une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que Sa Majesté souhaiteroit entreroient, et sortiroient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle : l'une desquelles fut le comte d'Essex, et l'autre le Sydney auteur de nos mémoires.

La reine étoit placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris à droite et à gauche auprès de son fauteuil, autour desquels aussi bien que de leur maîtresse l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées; il en traça un autre vis-à-vis où il se

mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'ils seroient sur la scène, et surtout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution étoit assez inutile à son égard, car la bonne dame ne craignoit ni Dieu ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitoit de voir la première. Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il falloit commencer par la belle Hélène. Sur quoi le négromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit : « Tenez-vous bien. » Le chevalier Sydney, dans son récit, avoue que, sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu; que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort, mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors.

Qu'en suite de quelque oremus,
Et de quelque autre momerie
Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,
Voyant trembler la galerie
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une furie :

« Paroissez, fille de Léda,
Et d'une prompte obéissance
Offrez-vous à notre présence,
Telle que vous étiez quand, sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense
Dans le procès qu'il décida. »

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut garde de se faire attendre : elle parut au bout de la galerie sans qu'on se fût aperçu comme elle y étoit entrée. Elle étoit habillée à la grecque, et, suivant les mémoires de notre auteur, son habillement ne différoit en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure étoit composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête et surmontées d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui descendoient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière; ses engageantes lui battoient agréablement les genoux en marchant, et la queue, qu'elle traînoit à la lacédémonienne, avoit pour le moins quatre aunes d'un riche brocart de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie, et, s'étant tournée face à face devers la reine pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : « Quoi ! dit la reine, c'est là cette belle Hélène? Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle; mais je veux bien mourir si je changeois de figure avec elle, quand même cela se pourroit. — Je le disois bien à Votre Majesté, répondit l'enchanteur; et cependant voilà justement comme elle étoit dans sa plus grande beauté. — Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex, qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux assez beaux. — Oui, dit Sydney, ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillants; mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose? — Pas un mot, répondit le favori. » La reine, qui, ce jour-là, s'étoit fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvoit son teint de porcelaine. « De porcelaine! s'écria le comte; c'est tout au plus de la faïence. — Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étoient à la mode de son temps; mais vous avouerez que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

« Je ne hais pas son habit, poursuivit la reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinents vertugadins dont les femmes ne savent que faire en quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. — Pour l'habit, passe, dit le comte d'Essex; mais, ma foi, ce n'est pas

grand'chose que la figure que nous venons de voir. » Le chevalier Sydney, topant à la remarque, s'écria :

O Pâris ! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie
Dont nous venons de voir le piètre original !
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène étant finie, la reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princesse qui avoit connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avoit appelé la beauté païenne. C'est pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois au midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête : « Mariamne, fille d'Hircan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. » A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta

comme avoit fait la première. Quant à son habit et à son ajustement, ils sembloient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendoit respectable. Elle étoit mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paroissoit point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare en croissant que portoient les grands prêtres, un voile de gaze, qui prenoit depuis la tête et qui étoit rattaché vers la ceinture, traînoit bien loin derrière elle. Après s'être long-temps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Élisabeth. « Est-il possible, dit cette reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela? Quoi! c'étoit une grande idole, pâle, maigre et sérieuse; et depuis tant de siècles elle a passé pour une merveille! — Ma foi, dit le comte d'Essex, si j'avois été à la place d'Hérode, je ne me serois jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. — Je lui ai pourtant trouvé, dit Sydney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. — Fi! répondit l'autre; la grandeur de son air est impertinente; la grâce qu'elle a dans ces manières aisées que vous admirez est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusque dans

la taille. » La reine, ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse sur le mépris et l'aversion qu'elle avoit eus pour la personne de son mari, et sur la résistance continuelle qu'elle avoit faite à ses plus tendres empressements; qu'elle avoit beau dire que c'étoit parce qu'il avoit égorgé toute sa famille, ce n'étoit pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les auroit exigés vingt fois par jour; et conclut que, pour cette rébellion, Hérode avoit bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paroître savant en tout, assura que ce n'étoit point pour cette raison qu'Hérode s'étoit défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étoient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi, et maudite de Dieu, avoit rapporté à son frère qu'étant à un sacrifice auprès de la reine, elle l'avoit entendue, de ses propres oreilles, qui prioit bien dévotement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle auroit pu demander une de ses femmes de chambre.

Pas n'y manqua le savant Fauste;
Et, pour n'être point ennuyeux,

Il fit partir devant ses yeux
Un petit diablotin en poste,
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez-vous bien aise d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché? La voici. Il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portoit, et en trois coups de baguette l'ayant métamorphosé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de sa baguette dans le derrière; et, après avoir soufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, et en sept minutes revint avec l'illustre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comptoit bien que cette apparition dédommageroit sa curiosité du peu de satisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avoient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Égypte avoit fait de grands apprêts, ayant appris par sa monture le sujet de son voyage, et le peu de cas qu'on avoit fait de la belle Hélène et de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie Heureuse; car elle s'en étoit mis partout, tant à cause qu'il y avoit du temps qu'elle étoit morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avoit la gorge fort découverte;

une attache de rubis et de gros diamants retroussoit ses jupes beaucoup au dessus du genou gauche. Ce qui n'étoit pas découvert de sa personne paroissoit très distinctement au travers d'une gaze transparente qui composoit son habillement. Dans cet équipage galant et léger, elle fit au milieu de la galerie le même manége qu'avoient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber sur sa personne et sur sa friperie. La reine crioit comme une possédée qu'on lui brûlât du papier sous le nez, à cause des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'étoit frottée lui avoit causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode et que la fille de Léda : elle se moqua fort de ce qu'elle s'étoit troussée en Diane pour montrer la plus vilaine jambe du monde; et dit qu'elle auroit mieux fait de paroître en robe fourrée que dans ce petit habillement d'été, qui exposoit à la vue des trésors qui n'étoient faits que pour être éternellement cachés. « En effet, dit le comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillée qu'elle fait! Il est vrai qu'elle a la peau assez blanche pour une Égyptienne; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archidoyenne en son temps. » Le chevalier Sydney, qui, outre ces

défauts, trouvoit qu'elle avoit trop de ventre et trop peu de derrière, s'écria :

Fauste, par cette vision
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre !
Ah ! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devoit cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon.

« Guenon, tant qu'il vous plaira, dit le docteur ! Voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'étoit rendu maître du monde ; et c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangères ne sont pas de vôtre goût, n'en cherchons plus hors de vos États ; l'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par Votre Majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle et malheureuse Rosemonde. Votre Grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire ? — J'en ai quelque idée, dit-elle ;

mais, comme mes grandes occupations l'ont presque effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

— Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sydney, que je lisois cet endroit de la vie de Henri II, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avoit le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur l'inconstance; cependant il y avoit quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en étoit en paisible possession: elle avoit de la beauté; mais il s'en falloit bien qu'elle en eût assez pour fixer une légèreté comme la sienne, si le diable ne s'en étoit mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenoit pour constant que c'étoit par sortilége et pure magie qu'elle s'étoit fait aimer, et qu'elle conservoit sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

« Le roi, s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant et retournoyant de côté et d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruisseau dont l'eau étoit belle et claire; il en suivit quelque temps le cours, et cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisoit une espèce de bassin, bordé d'un

gazon vert et frais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelque aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres; ce qui l'obligea de mettre pied à terre avec quelque émotion; et, s'étant avancé trois ou quatre pas, il vit les personnes à qui ces habits appartenoient : c'étoient deux nymphes qui étoient jusqu'au cou dans cette fontaine, et qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus, voyant un homme de cette apparence qui venoit droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement qu'il en demeura quelque temps immobile, et parut tout éperdu; il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie, pour courir à ses habits. Sa compagne, qui avoit bien autant de peur, et qui n'avoit pas été moins surprise qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle étoit fort embarrassée; mais, voyant que le roi ne l'étoit pas moins, elle se rassura un peu, et lui dit que, comme tout ce qui paroissoit en sa personne lui faisoit juger qu'il avoit été armé chevalier, elle le supplioit de lui accorder un don : c'étoit la grande manière en ces temps-là. Ainsi le roi, qui lui avoit déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur et son âme, jura qu'il ne lui refuseroit rien de ce qu'elle lui feroit l'honneur

de lui demander, quand ce seroit la moitié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, et pensa se lever pour lui faire la révérence; mais, supprimant ce premier mouvement que le respect et le devoir lui avoient inspiré, la grâce qu'elle lui demanda fut d'avoir la bonté de se retirer jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau, et qu'elle eût repris ses habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces sortes d'occasions il fût d'ordinaire aventureux; mais le pauvre prince l'aimoit déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus soumis et plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il se retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout-à-fait sa parole. Dès qu'il se vit couvert de quelques buissons, il donna un coup de fouet à son cheval, qui se mit à galoper par le bois; et Sa Majesté se mit à quatre pattes; et, s'étant traînée vers l'endroit d'où elle venoit, elle écartoit doucement les branches qui lui fermoient la vue de la fontaine, justement comme la belle inconnue en sortoit sans aucune précaution, et sans se douter de cette supercherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus étoit roi. Dieu sait si le prince, qui étoit devenu éperdûment amoureux à ne lui voir, pour ainsi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reste. L'histoire dit que, quoi-

qu'il fût à quatre pattes, il y auroit bien resté trois jours sans boire ni manger, tant les objets lui plaisoient! Mais on ne lui en donna pas le temps : la nymphe fut s'habiller; et son nouvel adorateur, après un petit détour, se présenta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds pour lui jurer qu'il l'adoroit sans s'informer qui elle étoit. La surprise, le respect, l'émotion et la rougeur, qui s'étoient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auroient sans doute désorienté les appas de tout autre; mais les siens n'en firent que croître et embellir; si bien que le pauvre roi... « Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. — Tant qu'il vous plaira, madame, » reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étoient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenoient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'appeloit Rosemonde, fille d'un baron dont le château n'étoit qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur, et tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt; il ne s'en mit guère en peine; il alloit plus souvent à la chasse, et en revenoit toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons; et les soupçons mirent force espions en campagne : un desquels informa qu'on avoit trouvé le roi à deux genoux

devant une jeune personne belle comme un ange, le jour qu'il s'étoit égaré; et que toutes les chasses qu'il avoit faites depuis n'avoient été qu'à son intention. A cette découverte la dame Jeanne, qui, sauf le respect de Votre Majesté, étoit la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu et flammes, gourmanda le roi comme elle auroit fait son laquais; et, comme elle avoit un ascendant diabolique sur son esprit, elle l'obligea par ses menaces et ses vacarmes de consentir, comme un grand benêt qu'il étoit, qu'on enlevât la pauvre Rosemonde, et qu'on l'enfermât dans un vieux château au milieu d'un désert, qui s'appelle encore de nos jours la prison de Rosemonde. Ce fut dans cette prison qu'au bout de quelques années la détestable Shoar fit étrangler sa rivale, pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

— Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable! — Ce qu'il y eut de plus triste, dit l'enchanteur, c'est qu'elle fut enlevée et qu'elle mourut sans que ce roi si passionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avoit eu de si tendres commencements. » La bonne Élisabeth, après un certain branlement de tête et un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venoit d'abréger l'histoire. « Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tra-

dition et quelques mémoires de ces vieux temps, la belle Rosemonde avoit beaucoup de votre air, et ressembloit passablement à Votre Majesté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. — Voyons-la, dit la reine. Mais, dès qu'elle paroîtra, chevalier Sydney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que, si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. » Cet ordre donné, et quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle étoit enterrée n'étoit qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie son air et sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançoit, ses attraits sembloient briller d'une nouvelle lumière; et, sitôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir et d'admiration que chacun témoignoit en la regardant; et chacun sembloit approuver en soi-même le goût de Henri II pour elle, en détestant la foiblesse dont il l'avoit immolée. Le docteur ne lui avoit point donné d'autre habit que celui qu'elle avoit repris en sortant du bain; ce n'étoient que des cornettes unies, rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, et légèrement brodé de soie. C'étoit pourtant dans cet extrême négligé qu'elle

effaçoit l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus longtemps devant eux que n'avoient fait les autres; et, comme si elle avoit su les ordres qu'on avoit donnés au chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ses regards le cœur lui fondoit dans l'estomac, tant il en avoit la mine niaise et déconfite! Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie; et dès qu'elle fut sortie: « Mon Dieu! s'écria la reine, la jolie créature! non, je n'ai rien vu de ma vie qui plaise tant. Quelle taille! quelle noblesse d'air sans affectation! et quel éclat sans artifice! Et l'on me viendra dire que je lui ressemble! Qu'en dites-vous, comte? » poursuivit-elle. Il étoit alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut; mais il disoit à part soi: « Plût à Dieu! Babet, ma reine et ma maîtresse; j'en donnerois le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne seroit qu'en laid que tu lui ressemblerois! » Et puis il lui dit tout haut: « Si vous lui ressemblez! Votre Majesté n'auroit qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante et en jupon brodé de soie, et si notre sorcier lui-même ne s'y méprenoit, tenez-moi pour un faquin. »

Pendant toutes ces fadeurs et quantité de misères de cette nature, dont le favori flattoit la vanité de la bonne dame, le poète Sydney, un

crayon à la main, achevoit de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture; et voici par où il commença :

Allons, mes vers, obéissons
Puisque ma reine me l'ordonne;
Et du plus beau de mes crayons
Traçons et l'air et la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture,
De fictions, de faux brillants
Dont on embellit la peinture
Quand les objets sont indigents!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main et fidèle et sûre,
Peignons l'original sans fard et sans encens :
Il suffira des ornements
Que fournit l'aimable nature;
Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, et qui, pour un faiseur de vers et de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit dans le détail des charmes qu'il décrit :

De grâces et d'attraits un brillant assemblage
Accompagnoit mille agréments
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage;
Tout plaisoit dans son beau visage,
De Flore les trésors naissants
Y paroissoient en étalage,
Mais purs, naturels, innocents,
Et tels qu'on les voit au printemps
Quand Zéphire les sèche après un prompt orage.
Sa bouche couronnoit l'ouvrage;
Elle étoit faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivants,
Qui jouiroit de l'avantage,
Après mille et mille tourments,
D'y pouvoir offrir son hommage!
Ses yeux n'étoient pas des plus grands;
Mais, ciel! quel étoit le langage
De leurs traits vifs et séduisants,
Puisque, par leurs regards les plus indifférents,
Jusques au fond du cœur ils s'ouvroient un passage!
Rien n'étoit si beau que son nez,
D'Hébé c'étoit le nez céleste;
Et ses deux pieds étoient tournés
De manière que pour le reste
De ses attraits, toujours moins vus que devinés,
On n'avoit pas besoin d'un autre manifeste;
Sa taille avoit de ces appas
Qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas :

La noblesse en étoit suprême;
Dans toute sa figure, et jusque dans ses pas,
C'étoit un certain air digne du diadème;
Mais c'étoit de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime jusqu'au trépas;
Bref, à l'examiner du haut jusques en bas,
Belle Daphné, c'étoit vous-même
Qu'on peignoit sur ce canevas.

Du moins en aurois-je juré, tant la description vous convient, excepté pourtant la gorge qu'on a oubliée; et certainement, si l'on prenoit la liberté de vous copier, ce ne seroit pas un article à supprimer. Certaine forme, certain éclat et certaine situation dont la nature a doué le peu que vous en laissez voir, offriroient d'assez agréables idées à mettre en prose ou en vers, sans la moindre exagération, pour rendre la chose plus touchante. Je ne suis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de son original. On diroit que c'est celle de quelque sibylle, tant il craint d'y toucher! Il est bien vrai que dire qu'elle est faite pour assortir les plus belles dents du monde, c'est quelque chose, mais ce n'étoit pas assez; et, s'il avoit eu connoissance de la vôtre, il auroit dépeint en vers aussi gracieux vos lèvres fraîches et vermeilles; il auroit dit qu'autour de ces lèvres, quand il vous plaît de sourire, le ciel a placé certains agréments qu'il oublie, ou qu'il

ne se donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibéroit sur le choix de l'apparition qui devoit succéder à celle de Rosemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus sortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, et proposa cette célèbre comtesse de Salisbury, qui avoit donné lieu à l'institution de l'ordre de la Jarretière, comme une certaine beauté flamande avoit été cause de l'invention de celui de la Toison d'Or. On trouva la proposition bien imaginée; mais la reine dit qu'avant toutes choses elle vouloit voir encore une fois sa chère Rosemonde. Le docteur s'en défendit fort et ferme, en disant que la chose n'étoit guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la rétrogradation des fantômes irritoit les puissances soumises à ses premiers enchantements. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisoit ces façons que pour se faire valoir; et la reine lui parla d'un ton si sérieux qu'il fut obligé de s'y rendre. Il l'assura pourtant que, si Rosemonde faisoit tant que de revenir, ce ne seroit ni par où elle étoit entrée, ni par où elle étoit sortie la première fois; et que chacun prît garde à soi, car il ne répondoit plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savoit ce que c'étoit que la peur, et nos deux messieurs étoient un peu aguerris sur les ap-

paritions; ainsi les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion.

Cependant il avoit commencé. Jamais conjuration ne lui avoit donné tant de peine; car, après avoir marmotté quelque temps en faisant des grimaces et des contorsions qui n'étoient ni belles ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas et les jambes en haut: mais, voyant que rien ne paroissoit, il eut recours au dernier et au plus puissant de ses prestiges; et ce fut de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, et de se donner trois claques sur les fesses en criant trois fois: Rosemonde! à pleine tête.

A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée, par où la charmante Rosemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur étoit tout en eau; et, pendant qu'il s'essuyoit, la reine, qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa pour le coup endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, et sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi étourdiment qu'auroit pu faire la dame à la pièce jaune, en s'é-

criant : « Ah ! ma chère Rosemonde ! ». Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais; une vapeur épaisse et noire emplit la galerie, et plusieurs petits éclairs nouveau-nés serpentoient à droite et à gauche autour de leurs oreilles, et faisoient transir les spectateurs. L'obscurité étant enfin dissipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, et son alcoran magique entre les jambes. Personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoubloient avec vivacité, le comte d'Essex en avoit perdu le sourcil droit, Sydney la moustache gauche. On ne sait s'il en coûta quelque chose à la reine; mais notre auteur dit dans ses Mémoires que la fraise de Sa Majesté sentoit le soufre, et le bas de son vertugadin le rissolé, que c'étoit une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le désir de voir la comtesse de Salisbury fut remis à un autre jour. Je ne trouve pas même, dans les Mémoires du chevalier Sydney, qu'il en ait jamais été question depuis. Je me flatte de mon côté que cette longue rapsodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviserez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces sortes de récits.

Ainsi chantoit par nos vallons,
Par nos bois, et par nos prairies,
Ou bien sur les rives fleuries
De quelque onde des environs,
Un certain berger sans moutons,
S'occupant de ses rêveries,
Ou décrivant dans ses chansons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas sous de faux noms.
Mais c'en est fait! et ce langage,
Dont il sut par fois enchanter
Quelques bergères du village,
Du temps qu'il aimoit à chanter,
Ne lui paroît qu'un sot ramage
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célèbre rive,
Où tant de fois mes chalumeaux
Accompagnoient ma voix plaintive,
Lorsque je racontois mes maux
Au cours de votre eau fugitive!
Adieu vous dis, célèbre rive!
Je vous consacre mes pipeaux.

FIN DE L'ENCHANTEUR FAUSTUS.



Imp. Jouaust.

